PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

Library Fee Fund

De Sainte Foin
Chevalier d'Arc

Herpin 1776

18 –

D 130

MES LOISIRS.

Quid verum atque decens curo
& rogo, & omnis in hoc ſum.
Horat. Epiſtol. Lib. 1. Epiſt. 1.

NOUVELLE EDITION
Revue, corrigée & augmentée.

(Arcq, Philippe Auguste de Sainte-Foy, chevalier d')

A PARIS,

[found in La Grande Enc.]

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
VINCENT, rue S. Severin.

e

M DCC LVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

89350

2/24/27
Fee Fund
fr.
Dr. Cowper
.924
Rom. Lang.

848.5
A675

AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Edition.

LORSQUE je donnai cet Ouvrage au Public, j'étois occupé, comme je le ſuis encore, à l'Hiſtoire générale des Guerres du monde, dont le premier volume actuellement ſous preſſe à l'Imprimerie Royale paroîtra inceſſament. Mais ce travail qu'éxigent des calculs chronologiques, des faits à éclaircir & à démêler à travers l'obſcurité que l'orgueil, l'ignorance ou le peu d'exacti-

89350

tude des Hiſtoriens répandent quelquefois dans leurs récits: ce travail, dis-je, eſt trop pénible, ſur-tout loſque l'on veut cacher aux yeux du Lecteur tout ce qui pourroit l'ennuyer pour n'être pas ſouvent obligé de l'interrompre. Dans ces momens de rélâche, j'avois fait quelques réfléxions ſur divers ſujets, ſans autre objet que celui de réfléchir: je les montrai à quelques perſonnes éclairées qui me firent eſpérer qu'elles pourroient être utiles. L'embarras de leur donner un titre qui ne m'impoſât point la néceſſité d'approfondir des matieres

que je me contente de parcourir & même d'effleurer, me détermina à les intituler Mes loiſirs, parce qu'en effet elles en étoient le fruit. On a cru remarquer dans ce titre des prétentions que je ſuis bien éloigné d'avoir, & d'après la critique, ſans doute judicieuſe, qu'on en a faite, je n'aurois pas manqué de le changer dans cette nouvelle édition ; ſi ce changement n'avoit entraîné des inconvéniens encore plus graves. J'ai corrigé quelques endroits ſuivant les avis qu'on a bien voulu me donner. J'ai fait

auſſi des additions aſſez conſidérables, & on les trouvera diſtinguées par une étoile. Les premiers ſuccès de cet Ouvrage, malgré le grand nombre d'Auteurs qui ont écrit dans le même genre, me font eſpérer que ces additions ſeront traitées avec la même indulgence.

A

MONSEIGNEUR

LE COMTE

D'ARGENSON,

Miniſtre & Sécrétaire d'Etat de la Guerre.

MONSEIGNEUR,

Les vertus morales ne ſont point incompatibles avec les vertus d'état ; vous en êtes la

preuve. Je respecte dans le Ministre, l'Interpréte de l'Autorité Royale, & je me tais sur son administration. Le soin d'en faire l'éloge appartient au Public, & à ceux qui voyent de près les ressorts du Gouvernement : Ils s'en acquittent.

Ce n'est pas à la place que vous remplissez, MONSEINEUR, *ce n'est pas même aux graces, dont Vous êtes le Dispensateur, que je rends hommage : c'est à l'homme qui honore cette place, à l'homme sensible, éclairé, vertueux ; enfin au citoyen digne de la eonfiance du meilleur des Rois, & de l'estime universelle.*

La naiſſance ne fait qu'annoncer ou ſuppoſer le mérite, les honneurs n'en impoſent qu'au vulgaire : le génie vaſte, & de grands talens, n'excitent que l'admiration ; la vertu ſeule captive les cœurs. Voilà, Monseigneur, vos véritables droits ſur le mien. Qu'il m'eſt doux d'en faire aujourd'hui un aveu public, eu faiſant paroître ce petit Ouvrage ſous vos auſpices ! Si ma façon de voir, de ſentir, de penſer, que j'y développe, obtient votre ſuffrage, j'eſpérerai que ce fruit de mes loiſirs parvienviendra à la poſtérité. Je ne le déſire que pour qu'il ſoit un

monument immortel de mon attachement à votre perſonne.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur L. C. D'ARC.

PREFACE.

DANS un ſiécle où l'eſprit pétille, où les nouvelles productions ne ſont remplies que d'éclairs, où les jeunes gens croyent voir d'un coup d'œil, ce que n'apparçoivent qu'à peine ceux qui ont vieilli dans l'étude ; enfin dans un ſiécle où l'on ne penſe, où l'on ne juge qu'à courſe d'eſprit, pour ainſi dire, quel ſort peuvent avoir des ré-

flexions plus intéressantes par les sujets, que par la maniere de les traiter ?

Cependant j'avertis ceux, qui décident d'un Ouvrage à l'ouverture du Livre, que je n'ai point fait de plan pour celui-ci, que je n'ai rien approfondi, enfin que je me suis conformé à l'usage ; ne sera-ce pas un titre en ma faveur ?

Il est vrai, que je ne donne point de systême nouveau ; mais j'avoue à

cet égard toute ma répugnance, malgré le ſuccès deſtiné à ces ſortes d'Ouvrages, pour peu qu'ils ſoient ſoutenus par le ſtile. Je ſuis encore aſſez imbécille pour croire qu'il eſt des choſes ſur leſquelles il ne faut rien innover, & que plus on y a réfléchi, plus on doit garder le ſilence.

La Littérature a ſes conquérans, ſes héros, & ſes grands hommes. Les premiers ſont funeſtes à l'humanité, les ſeconds

l'expoſent, les derniers ſeuls la conduiſent avec ſageſſe. On peut d'après cela, ſe choiſir ſon modele.

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

LA vérité eſt le but auquel tous les hommes doivent ſe propoſer d'atteindre ; mais ne conſidérer les choſes que ſous la face qu'elles nous préſentent dans leur aſſemblage, c'eſt le chemin de l'erreur ; & qui ne juge que ſur les ſurfaces, que préſente l'enſemble, juge mal.

Pour bien juger, il faut connoître. Le ſeul moyen de

connoître, eſt de décompoſer l'objet inconnu. Si l'analyſe n'en donne pas toujours les principes, ou parce que ces principes ſont au-deſſus de l'intelligence humaine, ou par quelqu'autre raiſon que ce ſoit, elle y découvre au moins une infinité de rapports qu'on ignoreroit abſolument ſans elle.

Cela eſt très-bon, me dira-t'on, pour les ſciences abſtraites ; mais peut-on analyſer dans le monde ? C'eſt une opération longue, difficile, & qu'il faut laiſſer à ceux qui ſe livrent à l'étude & à la ſpéculation : quelle erreur ! Effarouchons-nous moins du mot, & nous verrons que l'analyſe eſt peut-être plus né-

néceſſaire encore dans le monde, que dans le cabinet. Je dirai plus, elle y eſt employée auſſi ſouvent, & par ceux-mêmes, qui craignent tant de s'en donner la peine. La différence qui ſe trouve entre eux & les Philoſophes à cet égard, n'eſt que dans les objets.

Une jolie femme à ſa toilette analyſe ſes traits, cherche les rapports que les ornemens étrangers peuvent avoir avec ſa figure, & ne ſe détermine à placer telle fleur, ou telle mouche, qu'après l'examen le plus ſcrupuleux de l'effet qu'elle doit produire.

Vacque-t-il un emploi à la bienſéance de quelqu'un : ce

quelqu'un s'occupe de tous les moyens qui peuvent intéreſſer le Miniſtre en ſa faveur ; il les analyſe, les péſe, & ne choiſit entre eux qu'après la plus juſte apréciation.

Un plaiſant de profeſſion, un plaiſant même, analyſe le matin les rapports qui ſont entre ſon talent & le ton des maiſons, où il veut faire rire le ſoir. Il juge non ſeulement l'effet, que doit avoir tel bon mot, ou telle attitude ; mais il examine même de quelle adreſſe il ſe ſervira pour y amener la converſation.

Plus je parcours les différens états, les différentes poſitions, les différentes circonſtances ; plus je vois que tous

les hommes analyſent tout ce qu'ils rapportent à leur intérêt particulier. Cet intérêt eſt un maître dont les leçons ſont bien rapides. Ce ſeroit un grand maître, s'il ne s'aveugloit pas trop ſouvent ſur lui-même ; mais les hommes qu'il inſtruit ſi bien ſur la méthode de le ſervir, il les trompe ſur la nature des objets qu'il leur indique.

Le Philoſophe chez lequel la raiſon éclaire cet intérêt, regarde l'analyſe de lui-même comme l'eſſentielle ; il en fait ſa principale occupation. L'analyſe de tout ce qui l'environne ne lui paroît que relative, il en fait ſes délaſſemens ; c'eſt ainſi qu'il ſçait ſe rendre utiles juſqu'à ſes plaiſirs.

Celui qui n'eſt pas Philoſophe regarde au contraire l'analyſe de tout ce qui l'environne comme l'eſſentielle, il y donne tous ſes ſoins; celle de lui-même ne lui ſemble qu'indifférente, qu'accidentelle, il la néglige; c'eſt ainſi qu'il ſçait rendre inutiles les facultés de ſon ame, par la fauſſe application qu'il en fait.

On peut donc conclure que tous les hommes analyſent également: la différence n'eſt que du relatif au propre.

Mais en quoi conſiſte cette Philoſophie, dont on parle tant, que tant de gens ſe vantent de poſſéder, & que ſi peu connoiſſent? Dans la

la pratique des devoirs de l'homme ; mais pour les pratiquer, il faut les connoître ; c'eſt ici que je retrouve la néceſſité de l'analyſe. Elle m'apprend d'abord que ces devoirs ſont de deux eſpeces, devoirs de Religion, devoirs de Société. Les devoirs de Religion ſont ſimples, & ne demandent point d'analyſe.

Croire un Dieu, choſe à laquelle on ne peut ſe refuſer : l'aimer, ſentiment auquel on eſt entraîné, dès qu'on le croit : ſuivre ſa loi à la lettre, & ſans l'interpréter, ce qu'on doit s'efforcer de faire lorſqu'on le croit & qu'on l'aime ; tels ſont les devoirs de Religion. Mais ceux de la Société ont beſoin d'ê-

tre analyſés. Il faut apprendre ce que c'eſt que Société, ce que c'eſt que Devoirs, & enfin quels ſont ces Devoirs.

Qui dit Société, dit un nombre indéfini d'hommes, qui habitent la même planète, qui ſe communiquent, dont chacun ne peut ſuffire ſeul à ſes beſoins, qui par conſéquent dépendent tous les uns des autres. Cette dépendance entraîne néceſſairement des devoirs mutuels, conformes à la loi divine, à l'utilité générale, & à l'agrément particulier.

Qu'eſt-ce que ces devoirs mutuels? La récompenſe de ce qu'on donne, & le prix de ce qu'on reçoit. Quelle eſt

enfin l'étendue de ces devoirs ? C'eſt l'étude de toute la vie, c'eſt la pratique & le ſoin de chaque jour.

Cette ſcience importante a des principes généraux, qui ſont dans la bouche de tout le monde ; l'écononomie & l'application de ces principes à ce qui leur appartient, doit être le ſujet des réflexions, je ne dis pas ſeulement des Philoſophes ; mais de tous les hommes. Un ſeul ne peut ſe flatter d'avoir réuſſi à placer chaque mouvement de l'ame ſous le principe de morale, qui lui eſt propre, & d'avoir ainſi parcouru tous les objets qui peuvent nous faire mouvoir. Peſonne ne peut auſſi ſe diſpenſer de concourir à ce

grand Ouvrage ; il faut donc deſcendre en ſoi-même, analyſer ſes idées, ſes ſentimens & ſes devoirs : régler ſa conduite ſur les vérités apperçues dans cet examen ; communiquer cet examen à la Société, comme un effet qui lui appartient ; comme un tribut qu'on lui doit, & dont elle fait ſon profit ou le nôtre, en acquieſçant à nos nouvelles découvertes, ou en rectifiant nos erreurs.

MES

MES
LOISIRS.

L'ABUS de la politesse a substitué le mensonge à la vérité ; l'abus des sciences a substitué la bagatelle à l'utile, & celui des Arts a introduit le luxe à la place du bien être. ABUS.

L'ACCUEIL que l'on fait à quelqu'un, est l'expres- ACCUEIL.

ſion des ſentimens que ſa préſence fait naître, ou de ceux dont on étoit déja prévenu. La voix, le geſte, les yeux, la contenance, confirment ou trahiſſent l'impreſſion que l'ame a reçue, & ſouvent le regard mépriſe ce que la bouche applaudit.

Le bon Accueil que les Grands font aux petits, eſt un tribut que la grandeur doit à l'humanité ; les Grands l'honorent quand ils s'en acquittent.

L'Accueil que les Grands ſe font entre eux, eſt comme une lutte d'athlétes: à forces égales l'adreſſe triomphe, & l'orgueil céde quelquefois un peu pour gagner beaucoup.

L'Accueil que les grands Seigneurs font aux grands hommes, eſt un effort de l'orgueil, qui cherche à s'élever juſqu'au mérite en le careſſant.

* ON demandoit à Pithagore quel fruit il avoit tiré de la Philoſophie ? Celui de ne rien admirer, répondit-il. ADMIRATION.

*Les ſots admirent les Grands. Le Philoſophe les juge.

ON eſt convenu d'accorder une ſorte d'indulgence à quelques imperfections, compagnes de chaque Age ; mais on ne pardonne pas l'humeur AGE.

chagrine à quinze ans, ni l'étourderie à ſoixante.

AMBITION. Ce que les uns mépriſent, les autres le ſouhaitent avec ardeur; cela ſeul doit faire juger de la valeur réelle des choſes que l'on déſire.

* On ne peut attendre de ceux dont l'Ambition eſt proportionnée à leur état, qu'une conduite ſage & ſoutenue. C'eſt l'Ambition démeſurée qui produit ſouvent les actions d'éclat; mais les actions d'éclat ne ſont ſouvent qu'à côté de la vertu.

AMITIE'. Les plaiſirs forment des

liaisons ; l'ambition produit des intrigues ; les goûts, ou l'intérêt arrangent des sociétés ; la vertu seule assortit & resserre les nœuds de l'Amitié.

L'amour finit, l'Amitié seule peut être éternelle ; c'est que les désirs s'envolent avec les graces, & que l'Amitié marche d'un pas égal à côté de la vertu.

L'estime est un prix qu'exige la vertu, & qu'on ne peut lui refuser ; l'amitié est une faveur qu'on lui accorde.

Qui dit, Un tel est mon ami, & dit vrai, fait à la fois son éloge & celui de son ami. C'est comme s'il disoit : Un tel & moi sommes vertueux,

nos caractères se convenoient, & nous nous sommes connus.

Dans la prospérité, un ami est un préservatif qui en empêche l'yvresse : dans l'adversité, c'est un trésor qui en arrête l'effet.

Au milieu de ce qu'on appelle des revers, on ne manque de rien, s'il reste un Ami ; car on a sa propre vertu, & un exemple qui la soutient.

Un Ami est un bien que le sort quelquefois ne nous montre, que pour nous porter le coup le plus sensible ; mais à qui sait penser, la perte d'un Ami ne fait que préparer à

la mort, & en adoucir l'image.

Le véritable Amour eſt un penchant donné par la nature, réglé par la raiſon, juſtifié par la vertu : celui-là ſeul peut remplir notre cœur. AMOUR.

Ceux qui ne connoiſſent pas l'amitié, ne connoiſſent pas l'amour ; car l'Amour véritable n'eſt autre choſe que l'amitié, plus le déſir.

Deux choſes décélent les Amans, le déſir & la jalouſie ; car l'un & l'autre ſont inſéparables de l'Amour. L'eſpéce d'indiſcrétion qui en réſulte, ſe pardonne entre deux perſonnes qui s'aiment bien ; parce qu'elles en ſont

également coupables.

Un homme vertueux, une femme eſtimable, plus unis encore par le bonheur dont ils jouiſſent que par leurs ſermens, ſe ſéparent volontiers de la Société pour être entiérement l'un à l'autre ; mais ils ne ſont pas perdus pour elle : ils peuvent y ſervir d'exemple.

On va voir comme une curioſité, deux perſonnes qui s'aiment véritablement : on y va une fois, rarement on y retourne ; elles ennuyent.

Il eſt un impoſteur, qui s'empare des traits & du nom de l'Amour. Il nous conduit à la porte du temple de la

volupté ; mais aussi-tôt qu'elle s'ouvre, il éteint son flambeau, rit & s'envole. Heureux ! quand la raison vient nous donner la main, & qu'elle nous ramene au même endroit, où le perfide nous avoit pris.

Ce même Amour s'irrite par les obstacles, tant qu'il a l'espoir de les surmonter. Il s'aiguise tant qu'il n'est pas mutuel. Il s'affoiblit par l'absence, il tiédit par l'habitude, & meurt enfin de langueur dans les bras de l'ennui, qui lui ferme les yeux.

AMOUR PROPRE.

COMME on peut strictement comprendre tous les

ſens ſous celui du toucher ; on peut auſſi ramener toutes les paſſions à une ſeule, c'eſt-à-dire, à l'amour de ſoi-même. C'eſt toujours lui qui nous détermine vers les différens objets qui nous affectent. Ce qu'on appelle paſſion pour un de ces objets, n'eſt qu'une modification de cet Amour propre, que l'on devroit appeller paſſion premiere ; car l'ambition, l'intérêt, l'amour même, &c. en dérivent. Ce ſont autant de moyens d'être heureux qu'il croit nous préſenter. Lorſqu'il ſe trompe dans le choix, ou qu'il devient exceſſif, cet Amour propre mal-entendu eſt notre plus cruel adverſaire ; mais reſſerré dans les bornes que lui preſcrit la rai-

ſon, il devient l'ouvrier de notre bonheur. Il eſt donc inutile de ſe chercher dans la multitude des paſſions, une foule d'ennemis à combattre; puiſqu'en réuniſſant ſes forces contre celui-là ſeul, on les renverſe tous. Il eſt inutile encore, de chercher quelles ſortes d'armes on peut employer contre lui; lui ſeul doit s'attaquer, puiſque lui ſeul ſait ſe vaincre.

Celui dont le cœur eſt bien fait, eſt plus touché des malheurs de ſon ami que des ſiens mêmes. C'eſt que l'Amour propre applaudit & ſuggere le courage pour ſoi, & la ſenſibilité pour les autres.

Telle eſt l'imperfection de

l'humanité, qu'il eſt peut-être plus facile à la Philoſophie de réprimer les penchans vicieux, qu'à la Religion même. C'eſt que la Philoſophie ſe ſert de l'Amour propre, & que la Religion en demande encore le ſacrifice.

Il réſulte cet avantage de l'Amour propre bien entendu, qu'on eſt content de ſoi-même, parce qu'on veille toujours ſur ſoi-même, & que ſi l'on ne réunit pas tous les ſuffrages, il conſole de ceux qu'on n'a pu obtenir.

L'Amour propre refuſe ce que la vanité veut donner, & l'intérêt gémit d'être forcé d'obéir

Les chefs-d'œuvre de tous les Arts méritent l'attention de tous les hommes : mais la maniere d'examiner les objets décide du fruit que l'on en tire. Aux yeux du Philosophe, tout dans la nature paroît intéressant. ABUS.

* L'Avare & son trésor se servent réciproquement de contre-poids, dit une fable Arabe. Lorsque l'Avare est sur la terre, son or est profondément enfoui : lorsque l'Avare est dans la terre, son or se répand sur la surface. AVARICE.

Il n'est personne qui ne se dise, Je veux être heureux ; mais presque tout le monde BONHEUR.

ſe met en chemin pour arriver au Bonheur, ſans s'informer ſeulement quelle route il faut prendre; eſt-il ſurprenant que tant de gens s'égarent?

Nous cherchons à découvrir le Bonheur, comme un Aſtronome cherche à découvrir une étoile. Imbécilles que nous ſommes! Baiſſons les yeux: il eſt à nos pieds, & nous paſſons deſſus ſans daigner le regarder.

Le Bonheur & le Repos réſultent l'un de l'autre, & ne ſont, pour ainſi dire, qu'une même choſe; mais il ne faut pas confondre le repos avec l'inaction. Le repos de l'ame eſt dans un mouvement régu-

lier, que rien ne ſuſpend, que rien ne précipite.

Travailler à vaincre ſes penchans, c'eſt commencer d'être heureux.

Lorſqu'il s'agit de donner des principes à un jeune homme, ne vaudroit-il pas mieux commencer par cette queſtion : Voulez-vous être heureux ? que par cette maxime : Connoiſſez vos devoirs ? Il ſoupire après l'indépendance, tant qu'il n'en apperçoit pas les dangers : le mot de devoir l'effarouche, celui de Bonheur lui plaît : en ne lui montrant la vertu que comme un tyran, qui veut être obéi, on l'écarte d'elle : en ne l'offrant que comme un guide

aimable, qui mene au Bonheur, on lui perſuade de la ſuivre; & perſuader eſt plus ſûr que de contraindre. Quand les devoirs ne ſont indiqués que comme des moyens d'être heureux, on ſe détermine à les remplir. Le mot de Bonheur eſt comme une quinteſſence parfumée, qui corrige l'amertume des ſimples, ſans rien ôter à leur propriété.

L'abſence du mal eſt un état de médiocrité dans le Bonheur, que les gens que l'on croit heureux ne voyent pas toujours ſans envie.

On ne ſe laſſeroit pas d'être véritablement heureux; mais on ſe laſſe de tout ce qu'on

qu'on a cru qui devoit rendre heureux.

Un poltron peut être un fort honnête homme, tant qu'il n'occupe point la place d'un homme courageux ; mais il ne doit jamais la prendre ; il ne lui eſt pas même permis de s'eſſayer. Trois cens hommes, qui s'eſſayeroient ainſi, répandus dans une armée, ſuffiroient pour faire fuir tout le reſte un jour d'affaire, ſi malheureuſement, l'épreuve ne réuſſiſſoit pas. BRAVOURE.

Une ame foible ne voit le danger, pour ainſi dire, qu'à travers la crainte, qu'il lui inſpire ; & cette crainte ſouvent l'y précipite. Une ame

forte connoît ſon devoir, prépare ſes reſſources, mépriſe la mort, & vole à la gloire au-delà du danger; auſſi ſemble-t-il que le danger pourſuive le lâche, & que la valeur lui en impoſe.

CAUSTICITE'. Un homme cauſtique n'eſt pas encore méchant; mais il n'a plus qu'un pas à faire: il a déja le pied en l'air; c'eſt le moment de le fuir.

CELEBRITE'. * Il ſemble que quelques Auteurs ont cru paſſer à la poſtérité, à la faveur du grand nombre de leurs Ouvrages, comme ſi l'immortalité étoit

le gros lot d'une loterie, où celui qui a le plus de billets, a aussi le plus d'avantages.

✻

* Le Calife Almamon, ayant entre ses mains le rebelle Ibrahim, consultoit son Visir sur ce qu'il en devoit faire : Si tu veux suivre l'exemple des autres Princes, répondit le Visir, donnes lui la mort ; si tu veux servir de modéle aux autres Princes, il faut lui pardonner. CLE'MENCE.

✻

LA Colere est un mouvement de l'ame aussi impétueux, que celui de la compassion est doux ; mais l'un COLERE.

dégrade l'homme, autant que l'autre l'honore.

La Colere a preſque les mêmes effets que ce qu'on prend pour l'amour : elle s'allume par la préſence de l'objet qui l'excite, & s'affoiblit par ſon éloignement : elle ſe modere lorſqu'elle s'eſt exhalée ; enfin elle s'éteint par l'habitude de voir l'objet qui l'avoit fait naître.

Le plus ſûr moyen de réprimer la Colere dans les grandes ames, c'eſt de lui oppoſer une réſiſtance noble & vigoureuſe ; mais dans les ames foibles, il eſt preſque également dangereux de la heurter de front, ou de lui céder tout à coup : ce n'eſt qu'en ſe battant, pour ainſi

dire, en retraite, qu'on parvient à la calmer.

* CE n'eſt pas ſur ſes Colonies qu'un Etat doit établir ſon Commerce; c'eſt au contraire d'après ſon Commerce, qu'il peut fonder ſes Colonies. Pour les établir au-delà des mers, il faut être maître de ces mers. Les Phéniciens en laiſſerent ſur preſque toutes les côtes; mais alors ils étoient les ſeuls navigateurs. COLONIES.

** C'eſt moins par la force des loix qu'il faut ſonger à conſerver ſa domination ſur des Colonies éloignées, que par l'intérêt des Colons mêmes. Un gouvernement doux favoriſe la révolte; un gouvernement ſévere l'excite: le

goût de l'indépendance ſe réveille, à meſure que l'on s'éloigne du point où l'autorité réſide.

COMMANDEMENT.

Avant de ſavoir commander, il faut, dit-on, ſavoir obéir. Ne ſeroit-il pas plus juſte de dire, qu'il faut & ſavoir ce qu'on commande, & ſavoir ſe faire obéir? Le Grand Condé ne ſavoit pas trop obéir, & ne commandoit pas mal.

COMMERCE.

Le Commerce eſt un échange de ce qu'on a de trop, contre ce que l'on n'a point, ou ce dont on a trop peu; mais ſi l'on donne ſon

néceſſaire pour avoir quelque choſe de moins néceſſaire ; le Commerce alors, vicie l'Etat, loin de l'enrichir.

Le Commerce intérieur doit toujours être ſoutenu, relativement à celui de l'extérieur.

Le plus petit marchand crie, qu'il ne faut point gêner le Commerce, & le Vulgaire applaudit ; mais ſi l'on conſidéroit le total de l'état, on en jugeroit différemment. On ne peut trop laiſſer de liberté au Commerce qui donne le néceſſaire, on ne peut trop borner celui qui ne donne que le ſuperflu ; ſans quoi l'on s'expoſe à manquer de l'utile, dans l'abondance de l'agréable.

Le luxe eſt à la ſuite du Commerce, comme le mal eſt à la ſuite du bien.

Le Commerce eſt un grand arbre, dont les fruits nourriſſent l'Etat, & dont le feuillage le défend contre les intempéries de l'air ; mais ſi dans l'eſpérance d'avoir une ombre plus étendue, on négliged'élaguer quelques branches, la ſéve ſe conſomme, l'arbre ne porte plus de fruits, ſe ſéche, & meurt.

L'argent n'eſt dans le Commerce, que ce que ſont les petits poids dans une balance. Il ne ſert qu'aux appoints.

LES

LES Comparaiſons ſont aux yeux de l'ame ce que les garde-vues ſont aux yeux du corps. Il eſt peu d'ames qui puiſſent regarder fixement la vérité, comme l'aigle regarde le ſoleil; il faut donc amener un nuage entre ces ames & la vérité, pour adoucir ſon éclat. Lorſque le nuage eſt léger, les rayons qui le pénetrent n'en ont que plus d'activité. COMPARAISON.

LA Compaſſion, ce ſentiment qui honore tant l'humanité, eſt auſſi de tous le moins durable. Il fuit avec l'objet qui l'a fait naître. COMPASSION.

Notre Compaſſion pour les autres augmente à meſure

que nous découvrons des rapports entre leurs malheurs & ceux que nous avons éprouvés, ou ceux que nous pouvons craindre.

Nous ne ſommes jamais ſi peu occupés de l'adverſité d'autrui, qu'au moment où elle nous eſt commune.

L'habitude de voir arriver des malheurs que nous n'avons jamais eſſuyés, & que rien ne nous annonce, nous endurcit quelquefois pour ceux qui en ſont accablés.

CONDUITE.

SOUVENT la prudence nous ſuggere des conſeils pour les autres, & ne régle pas

notre Conduite. C'eſt que l'eſprit conçoit, diſcute, raiſonne, & prononcer ſon jugement eſt tout ce qu'il peut faire ; mais le cœur commande ſelon le ſentiment qui l'affecte, & lorſque l'un & l'autre ſont en contradiction ſur le précepte, le cœur oublie la leçon de l'eſprit, ou la combat, & l'eſprit n'eſt pas toujours le plus fort.

CONQUERANS

* LA différence qu'il y eut entre l'eſprit de Conquête d'Alexandre & celui des Romains, c'eſt que l'un ſe contenta de faire tomber les ſceptres, & que les autres ſçûrent les briſer.

* Le Sultan Mahmoud s'étoit emparé de l'Iraque ; une Caravane de cette Province allant aux Indes, fut pillée & maſſacrée par des voleurs. Une veuve qui avoit perdu ſon fils dans cette rencontre, vint en demander juſtice au Sultan ; Mahmoud lui répondit que l'Iraque étant ſi éloignée du ſiége de ſon Empire, il étoit difficile qu'il remédiât à tous les déſordres. Eh ! pourquoi donc, reprit la veuve, conquérir un pays que vous ne pouvez pas gouverner ?

ÇOUR. L'USAGE du monde & celui de la Cour ne ſe reſſemblent point. L'homme de la

ville le plus délié ſera encore un mauvais courtiſan, tant qu'il ne connoîtra pas le ſol d'un pays, que tant de gens habitent ſans le connoître.

A la ville, il ſuffit de ſe montrer toujours dans chaque ſociété tel qu'on a voulu y paroître d'abord : à la Cour, il faut paroître tel que chaque circonſtance l'exige. Dans le monde, il faut garder ſon maſque : à la Cour, il faut en changer à tous les inſtans.

A la Cour & à la ville les motifs ſont bien les mêmes ; mais les objets & les moyens ſont différens.

Bien des gens regardent la Cour comme un pays étran-

ger, la ville comme un lieu de séjour, la campagne comme un asyle.

On ne va pas souvent de la campagne à la Cour : on revient quelquefois de la Cour à la campagne, & très-rarement de la Cour à la ville.

Pour avoir de la considération à la Cour, il faut ne rien demander, ou tout obtenir.

COURTISANS.

PÉNÉTRER tout le monde, sans jamais se laisser pénétrer, est le grand art du Courtisan : soutenir ce personnage est son chef-d'œuvre.

Il y a cette différence entre le Philoſophe & le Courtiſan, que le premier cherche ſes défauts pour les corriger, & que le Courtiſan ne veut voir les ſiens que pour les diſſimuler mieux : que l'un fait ſervir ſes vertus à ſon bonheur, que l'autre fait ſervir les ſiennes à ſa fortune: que l'ambition fait tout entreprendre à celui-ci, que la Philoſophie fait tout abandonner à celui-là.

L'eſprit d'intrigue, le déſœuvrement & l'ennui ont donné aux gens de la Cour le talent de ridiculiſer les nouveaux venus, d'une maniere qui n'appartient qu'à eux.

La faveur du Courtisan qui sert indifféremment tous les goûts de son maître, est plus brillante, & peut-être plus sûre, que la faveur du Ministre qui ne sert que les intérêts du Roi. Mais celle-ci est plus satisfaisante; l'un n'est que l'homme du Prince, l'autre est l'homme de l'Etat. Mécene dormoit pour Auguste, Agrippa veilloit pour lui.

CRE'ATION. On demandoit à un Iman, si Dieu après la fin du monde créeroit d'autres hommes. Voulez-vous, répondit-il, que sa puissance reste oisive? Dieu est Créateur dans toute son éternité.

La Discipline est le plus ferme appui de la liberté ; car la Discipline n'est autre chose que l'observation des loix. DISCIPLINE.

La quantité de gens qui donnent des conseils à un Général, prouve le peu de Discipline qu'il y a dans l'armée. Les Macédoniens ayant fait une irruption dans l'Attique, Phocion rassembla des troupes pour les arrêter. Les uns lui indiquoient tel poste, les autres telle hauteur : ceux-ci tel champ de bataille, ceux-là telle façon de combattre. O Dieux ! s'écria-t-il, que de Capitaines, & combien peu de soldats !

La Dispute est à l'esprit DISPUTE.

ce que l'acier eſt au caillou, dont il tire des étincelles.

DOUCEUR.

La Douceur eſt auſſi ſouvent l'effet de l'indolence que celui de la tendreſſe.

DRAMATIQUE.

Le genre de la Tragédie eſt-il plus difficile que celui de la Comédie ? Cette queſtion n'eſt pas encore décidée. Il ſemble que le premier appartienne au génie, & le ſecond à l'eſprit. Ainſi c'eſt demander s'il eſt plus difficile d'avoir du génie que de l'eſprit.

Le tragique exagere les

paſſions, les vertus & les vices, comme le Décorateur habile, force les coups de pinceau & le coloris : l'un & l'autre conſultent les régles de l'Optique : ils ſçavent que dans certains points de vue, un crayon léger & des nuances adoucies ne feroient point d'effet.

La Tragédie s'élance, pour ainſi dire, hors des limites de la nature, la Comédie s'y renferme. L'une nous enleve à nous-mêmes, l'autre nous y ramene. La premiere donne des ſecouſſes à notre ame, la ſeconde en meut doucement les reſſorts.

On demande de laquelle des deux on peut tirer plus de

fruit ? Si l'une ou l'autre produisoit quelque effet ſur le ſpectateur, ce ſeroit ſans doute la Comédie. Un héros eſt un modele inutile à bien des gens : un honnête-homme eſt un modele utile à tous ; mais dans le nombre de ceux qui au ſpectacle écoutent attentivement une Piéce, les uns n'ont d'autre objet que celui de s'amuſer, les autres n'y ſont conduits que par un eſprit de critique : peu viennent s'y juger & recevoir une leçon.

EDUCATION. * RIEN n'eſt ſi commun que d'entendre dire, Tel maître, quoique médiocre, ſuffit pour donner des principes de telle ſcience à un enfant. Comme

ſi les fondements d'un édifice en devoient être la partie négligée.

* Philippes, Roi de Macédoine, penſa juſte, lorſqu'il voulut qu'Alexandre apprît à lire d'Ariſtote même.

* Quintilien fait ſon principal objet des commencemens de l'éducation. C'eſt ce qu'il appelle former la bouche.

* Quel fruit réſulte-t-il de l'œconomie ſur l'éducation, ſoit pour le particulier, ſoit pour l'Etat? L'un a de moins en mérite ce qu'il a de plus en argent. L'autre n'a qu'un citoyen inutile ou vicieux.

* Que ne peut-on pour ſes

enfans, payer de toute ſa fortune les ſoins d'un ſecond Mentor ?

* On prépare la terre avant de ſemer : on la cultive encore long-tems avant de recueillir. On choiſit les meilleurs cultivateurs, & toujours la culture ajoute à la qualité du ſol. D'où vient n'a-t-on pas pour les enfans des ſoins auſſi attentifs ? Le produit en eſt-il moins important pour les peres de famille en particulier, & pour la ſociété en général ?

ELOQUENCE.

L'ELOQUENCE eſt un talent ſouvent pernicieux, quelquefois utile, & toujours agréable.

Dans les affaires l'Eloquence eſt un piége de plus, qui peut faire chanceler l'équité. Elle entraîne par la voie de la perſuaſion, & mene à l'erreur, même en montrant la vérité.

Si tous les hommes étoient vertueux, ils n'auroient pas beſoin de Loix. Si les Loix étoient ſimples, claires & uniformes, on n'auroit beſoin que du fait & de l'article de la Loi. La multiplicité des Loix indiſpenſable dans les Etats, qui ſe ſont étendus à un certain point, força d'avoir recours à ceux qui avoient étudié ces Loix. Ce fut d'abord pour n'être ni la victime de l'injuſtice, ni injuſte ſoi-même. Les premiers

plaidoyers n'emprunterent rien ſans doute des preſtiges de l'Eloquence ; mais on l'employa bientôt pour défendre l'innocence, enſuite ſous prétexte de ſauver la vie à des hommes, on l'appella au ſecours des coupables. Enfin l'intérêt fit appercevoir que la même affaire pouvoit être préſentée ſous différentes faces, & l'Eloquence ſervit tantôt à les mettre dans un jour pur, tantôt à les couvrir de ſes voiles. Elle abuſe encore de l'expoſition des faits & de la multiplicité des Loix. Oppoſée à elle-même, combattant pour & contre, elle eſt devenue à la fois la terreur & l'appui de la vérité.

L'éloquente image d'une action

action barbare en inspire quelquefois de l'horreur à ceux-mêmes que l'action ne révolteroit pas.

Pourquoi suit-on en foule un Prédicateur éloquent ? Parle-t-il mieux que la Loi ?

Être digne d'une place qu'on sollicite devroit être le moyen le plus sûr pour l'obtenir ; puisque c'est celui d'avoir le moins de concurrens tels que soi. EMPLOIS.

La multiplicité des Emprunts entre particuliers est d'une dangereuse conséquen- EMPRUNTS.

ce, ſous quelque gouvernement que ce ſoit, lorſque ces Emprunts n'ont pas le commerce pour objet. Le luxe commence la ruine des grandes familles, cette reſſource l'acheve, & entraîne promptement la ruine de l'Etat, s'il eſt monarchique, plus promptement encore s'il eſt républicain.

EMULATION.

L'EMULATION eſt exsraite de l'envie comme certains remedes ſont extraits de quelques poiſons : l'utilité de ſes effets nous ferme les yeux ſur ſon principe.

Dans quelque carriere où l'on nous engage, pourquoi

nous dire, Regardez vos concurrens, plutôt que, Regardez votre but ?

A force de nous inſpirer de l'Emulation, ne nous ſoumet-on pas trop à l'empire de l'exemple, ou à celui de l'orgueil ? Car alors on ne fait plus le bien pour le bien même, ce n'eſt qu'un modele que l'on ſuit, ou que l'on veut donner.

ENTENDEMENT.

L'ENTENDEMENT eſt une activité de l'ame, qui apperçoit pluſieurs objets d'un ſeul regard. Il eſt à l'ame ce que les yeux ſont au corps.

Les traditionnaires Arabes

disent que l'Entendement sévre le cœur de ses désirs, & l'ame de ses doutes. Qu'au milieu du tumulte il nous fait rentrer en nous-mêmes, & nous ramene de l'amour de la créature à l'amour du Créateur, qui est la souveraine Vérité.

On demandoit à un Docteur Arabe ce que l'homme pouvoit avoir de plus excellent ? L'Entendement, répondit-il. Et s'il n'en a point, lui dit-on, que lui faut-il ? Des mœurs. Mais s'il n'a point de mœurs ? Le conseil de ses amis. Et s'il n'a point d'amis ? L'art de se taire. Et s'il ne peut se taire, que lui faut-il enfin ? La mort.

IL y a tant de ſortes d'Eſprits, qu'on diroit qu'il y en a une pour chacun ; & perſonne ne ſe réduit à la ſienne. ESPRIT.

La dureté de l'Eſprit ne vient pas toujours du nerf de l'eſprit. Il y a plus de chevaux qui ſe défendent de foibleſſe, que de ceux qui ſe défendent de force.

L'Eſprit de ſaillie eſt plus brillant que ſolide. L'Eſprit de conduite eſt plus néceſſaire qu'agréable, & ne convient que pour ſoi. L'Eſprit Philoſophique eſt utile pour les autres & pour ſoi-même.

Il n'y a gueres de ſociétés

où l'on ne trouve un homme qui ſe tient, pour ainſi dire, à l'affut des ſotiſes que l'on dit ; mais le correcteur eſt quelquefois corrigé.

Qui ne cauſe que pour faire cauſer un ſot, & rire enſuite à ſes dépens ; ne feroit-il pas mieux de ſe taire ?

Si tous les ſots ſe condamnoient un jour au ſilence, il y auroit dans la ſociété moins d'Eſprit & plus de bon ſens.

Il y a un grand malheur attaché au rôle de plaiſant : c'eſt de devenir un homme ſans conſéquence.

Qui n'a qu'une ſorte d'Eſ-

prit, n'a point d'Eſprit, dit M. L. D. d. l. R. N'oſeroit-on mettre le contraire du moins en queſtion ? Il eſt vrai que celui qui n'a qu'une ſorte d'Eſprit, ne peut avoir qu'un talent, ne peut embraſſer qu'une ſeule choſe ; mais ſouvent il y excelle. C'eſt par cette raiſon qu'on voit quelquefois des gens, très-bornés d'ailleurs, choiſir le parti le plus juſte, s'y attacher avec fermeté, en parler dignement, ouvrir des avis nerveux, les ſoutenir avec courage ; enfin être des citoyens & des héros dans leur état. Retrouvez ces mêmes gens dans la ſociété, vous ne les reconnoiſſez plus.

Les Eſprits ont, pour ainſi

dire, leur tempérament comme les corps, & tout auſſi difficile à connoître. C'eſt ce qui fait que le même raiſonnement porte la vérité dans celui-ci, l'incertitude dans celui-là, l'erreur dans un autre. Comme fait un reméde qui agit bien, qui agit mal, ou n'agit point du tout, ſelon la différence des corps auxquels on le donne.

ESPRIT FORT. LE prétendu Eſprit fort n'eſt rien moins qu'un Eſprit nerveux. C'eſt une yvreſſe dont l'aſpect de la mort rabat les fumées ; alors on ſe trouve affoibli de tout ce qu'on avoit montré de forces.

Ces

Ces Eſprits forts ſont comme les gens yvres, qui veulent toujours faire boire ceux qui ſont de ſens froid.

MERITEZ l'Eſtime générale, nous dit-on : fort bien. Cependant pourquoi ne pas ajouter, Tâchez ſur-tout d'être contens de vous-mêmes ? On obtient le ſuffrage des autres par de grandes actions ; mais la pureté des motifs peut ſeule nous ſatisfaire. ESTIME.

LES Etats ſe forment comme les Iſles dans la mer, & diſparoiſſent de même. ETATS.

Si la forme du gouvernement où il y a le plus de fermentation eſt la plus parfaite, le Républicain l'emporte ſur le Monarchique ; mais ſi la tranquillité publique, la ſûreté des citoyens conſtituent la bonté du gouvernement, le Monarchique eſt préférable à tous.

Les révolutions dans un Etat ſont comme les foibleſſes à un malade : il en ſoutient quelques-unes ; mais à la fin il y ſuccombe.

Il faudroit un hazard bien extraordinaire, pour qu'après avoir bouleverſé une maiſon, elle ſe trouvât rebâtie à neuf ; c'eſt ce qu'on attendoit du ſyſtême ; mais il n'a fait que

mettre en haut ce qui étoit en bas, & en bas ce qui étoit en haut.

Un Roi doit être le pere de ses sujets; mais qui regarderoit une Monarchie puissante comme une famille, & voudroit la conduire sur les mêmes principes se tromperoit fort.

Qui veut faire le vrai bien de l'Etat, doit plus songer à peupler les campagnes, qu'à former de grandes villes. Se réduire à donner le spectacle d'une grande ville à l'étranger, c'est lui dire, Voilà toutes nos richesses.

Etendre ses Etats par de vastes conquêtes, c'est s'affoi-

blir des braves gens que l'on perd, & du terrein que l'on gagne.

* Il ſurvient des maladies au Corps politique, deſquelles les Médecins deſtinés à ſa conſervation, ne cherchent pas toujours à connoître la ſource. C'eſt une belle Anatomie que celle de ce Corps! Les Grecs ſentirent la néceſſité que chaque Citoyen en fût inſtruit, & que cette étude fît partie de l'éducation. C'eſt que chaque Citoyen concouroit chez les Grecs au ſalut de l'Etat.

* Il ſeroit chimérique de prétendre diſtraire les hommes de leur intérêt particulier, juſqu'à ne les occuper

abſolument que de l'intérêt général ; mais ne pourroit-on du moins les convaincre que c'eſt en conciliant ces deux intérêts qu'on peut les ſervir l'un & l'autre, & que c'eſt les trahir également que de les diviſer ?

* Le deſir de conſerver ou d'étendre les prérogatives de ſa place, a fait ſouvent oublier les intérêts de l'Etat.

* Le peuple le plus riche en eſpéce n'en ſera pas pour cela le plus puiſſant ; mais un Etat vraiment riche & redoutable, eſt celui qui renfermera dans ſon ſein un peuple nombreux, des grains, du fer & des loix ſages.

* L'argent eſt peut-être un mal néceſſaire dans un Etat monarchique ; mais il y devient un inſtrument de ruine, lorſqu'il paſſe les bornes de cette néceſſité. C'eſt une eſpéce de poiſon dont les effets marchent en raiſon des doſes.

* Dans un Etat républicain les indigens ne ſongent guéres à dominer leurs égaux ; qu'y gagneroient-ils ? des ſoins de plus, le repos de moins. Mais auſſi ils ne peuvent ſouffrir de Maîtres. La liberté eſt leur richeſſe réelle. La ſervitude ſeroit leur pauvreté véritable. Les gens riches au contraire deviennent dangereux dans une République ; ils eſſayent volon-

tiers de l'aſſervir, & y réuſſiſſent ſouvent.

* Il n'en eſt pas de même dans un Etat deſpotique ou monarchique : l'opulence y corrompt les mœurs, y énerve le courage ; mais elle n'y fait jamais conſpirer.

* Dans la République tout eſt action. Sous le Deſpotiſme tout eſt langueur. La Monarchie eſt mixte. Tant que l'activité républicaine y balance l'indolence deſpotique, l'Etat ſe ſoutient. Si l'une peſe plus que l'autre, elle entraîne l'Etat & la main qui tenoit le balancier : lorſqu'à ce principe inconteſtable un Roi joint la connoiſſance du caractere de ſa nation, qu'il

y plie ſa conduite & celle de ſes Miniſtres ; qu'à cette connoiſſance générale il ajoute la connoiſſance particuliere des hommes, il s'acquitte bien de l'adminiſtration intérieure de ſon Etat ; & cette partie du gouvernement influe ſi fort ſur celle de l'extérieur, qu'il ne lui reſte preſque plus rien à faire pour être craint & reſpecté de ſes voiſins.

* Le gouvernement ne peut veiller avec trop d'activité, ni de trop près, pour arrêter le progrès des vices qui s'introduiſent dans un Etat. Il n'y a plus de remede, dit Sénéque, lorſque les vices s'incorporent avec la nation, juſqu'à faire partie de ſes mœurs. Il reſte bien peu d'hommes

vertueux, lorſque l'on entend dire de tel ou tel vice, C'eſt celui des honnêtes gens.

L'Exagération touche également à la méchanceté & à la flatterie. EXAGERATION.

L'Exagération du mérite de quelqu'un eſt une adreſſe du menſonge, pour dérober quelque avantage à la vérité.

Il n'eſt permis d'exagérer que les bienfaits qu'on a reçus.

L'Expérience eſt la ſeule démonſtration qu'on puiſſe donner aux ſens. Le EXPERIENCE.

raiſonnement la contredit quelquefois ; mais lorſque le raiſonnement n'indique pas l'erreur, il faut bien s'en tenir à l'expérience.

Pour un ignorant l'Expérience eſt une lumiere qui vacille & le trompe. Le ſçavant ſeul parvient à la fixer.

Puiſque l'Epérience ne parle qu'aux ſens, elle doit être auſſi incertaine que le rapport des ſens.

EXTERIEUR. L'EXTERIEUR & l'inſtant produiſent les goûts, les antipathies, les caprices. Un autre inſtant, un autre coup d'œil les font auſſi diſparoître.

L'air froid & l'air haut s'annoncent de même dans le monde, & se prennent presque toujours l'un pour l'autre. C'est un malheur d'être né avec cet air : il vaudroit mieux être né contrefait. Il repousse, pour ainsi dire, ceux qui s'approchent de vous. La seule intimité peut détruire cette premiere impression ; mais dans le monde a-t-on le tems de s'étudier ? On juge sur l'Extérieur, & souvent on veut être jugé de même.

Un homme naturellement froid, ne doit se livrer à la société qu'avec la plus grande réserve. Fixé dans un petit cercle choisi, on s'accoutume à le voir ; il gagne à se faire

connoître. C'eſt un mur de glace qu'il faut briſer ; mais lorſqu'il l'eſt une fois, on s'en trouve bien de part & d'autre : car ordinairement le cœur a de plus ce qu'il exhale de moins. C'eſt le feu porté dela circonférence au centre, au lieu d'être porté du centre à la circonférence.

FASTE. BIEN des gens croient ajouter à leur grandeur ce qu'ils ajoutent à leur faſte. S'ils réfléchiſſoient ſur la multitude de ceux dont ils ont beſoin pour conſtruire cette grandeur apparente, ils ſe trouveroient bien petits.

Eſt-il ſurprenant que tant

de gens placent leur mérite dans leur Faſte ? Il eſt ſi commode d'avoir du mérite pour de l'argent.

Les petits font par oſtentation ce que les Grands ſe croient obligés de faire par état. C'eſt une chimere bien dangereuſe, que ces prétendus devoirs d'état; elle a plus ruiné de familles que la libéralité des Rois n'en a pu enrichir.

LA ſociété rit d'un fat, le ſage le plaint, les ſots l'admirent. FATUITE'.

CEUX qui diſent toujours du bien des Femmes ne les FEMMES.

connoiſſent pas encore. Ceux qui en diſent toujours du mal, ne les connoiſſent point du tout.

Une Femme raiſonnable croit s'aſſocier à la réputation de ſon amant, elle lui veut des vertus pour ſe juſtifier le ſacrifice de la ſienne.

L'empire que nous voulons prendre ſur les Femmes nous coûte preſque toujours celui que nous avions ſur nous-mêmes.

* On admet en général dans les Femmes la délicateſſe de l'eſprit & celle des ſentimens, comme des attributs néceſſaires de la délicateſſe de leurs organes ; mais on leur

refuſe le courage, la prudence & la ſolidité. N'eſt-ce point leur éducation & le préjugé qui les réduiſent à un partage ſi inférieur à leurs facultés ? Ne voit-on pas des Femmes ſoutenir des évenemens cruels, braver des perils, en un mot penſer, parler, agir avec toute la force & la préſence d'eſprit que les hommes s'attribuent excluſivement, & qu'ils ne ſe trouvent pas toujours ?

FIERTE'.

LA Fierté étale également la grandeur d'ame & la ſotiſe. Dans un ſot heureux rien ne l'excuſe. Dans un homme de mérite, que l'adverſité pourſuit, on la ſupporte. Il

faut bien laiſſer quelque choſe aux malheureux.

FLATTERIE. La Flatterie eſt une mine que creuſe le vice, pour faire écrouler la vertu.

FRIVOLITÉ. Qui ſe livre à des occupations frivoles, devient incapable de grands deſſeins. Rarement le ſiécle de la Frivolité eſt-il le ſiécle des grands hommes.

FORTUNE. On eſt auſſi pauvre de l'argent qu'on garde, que de celui qu'on n'a pas : on n'eſt riche

riche que de ce que l'on donne.

Balancer entre la ſageſſe & la Fortune étoit autrefois un deshonneur. Le ſiécle précédent en a mis le choix en queſtion, le nôtre la décide.

Il faut être aujourd'hui ou bien riche ou bien fou, pour être, ce qu'on appelle, comme tout le monde.

Le travail qui fournit le néceſſaire, la Philoſophie qui apprend à ſe paſſer du ſuperflu, voilà les véritables richeſſes.

Si les hommes ouvroient un jour les yeux ſur la nature des biens qu'ils déſirent, &

qu'ils revinſſent d'un commun accord aux productions de la terre, les gens qui ne ſont qu'opulens ſeroient bien étonnés.

Ce n'eſt pas toujours aſſez d'être vertueux : la vertu a quelquefois beſoin des richeſſes pour ne pas paroître dans un faux jour. L'opulence la ſauve au moins des ſoupçons. L'opulence déguiſe bien les vices !

Que la pauvreté eſt à plaindre ! L'envie cherche encore à lui arracher le ſeul bien qui lui reſte. Des coupables heureux ſuſpectent, accuſent l'honnête homme indigent, & veulent le dégrader juſqu'à eux, pour s'épargner le

ſpectacle de ſa gloire, qui les appauvriroit de tout ce qu'ils poſſedent.

* Devroit-on ſe plaindre de la Fortune ? Elle ne nous doit que le néceſſaire abſolu ; & quelque contraire qu'elle nous ſoit, dit Séneque, jamais elle ne nous le refuſe.

LES grandes ames ont de grandes vertus. Les grands Génies ont de grands deſſeins. GE'NIE.

Le Génie fait des gens d'eſprit ce qu'un Général fait de ſes troupes. Il les range, les troupes combattent.

Les Génies d'une certaine étendue ne sçauroient entrer dans le cercle étroit des petits détails. C'est pour cela qu'ils deviennent inutiles & malheureux, lorsqu'ils ne sont pas à leur place.

Le maniment des affaires s'accommode mieux des hommes de Génie, & la société des gens d'esprit. Heureux les peuples gouvernés par un Souverain dont le Ministre réunit l'un & l'autre !

La marche du Génie est comme celle d'un corps élastique, le moment où il se rallentit touche au moment où il s'arrête.

* Le Génie peut ignorer

ſur telle ſcience que ce ſoit, ce que les autres ſçavent ; mais en s'y appliquant, il découvrira par ſes propres lumieres, non ſeulement ce que l'on ſçait déja ſur cette ſcience, mais encore ce que l'on ne ſçait pas.

* Il ne faut pas confondre le talent avec le génie. Le talent fait en petit, & ſur une choſe, ce que le Génie fait en grand, & ſur toutes.

* Le Génie particulier pour telle choſe eſt différent du Génie en général, quoiqu'il y participe. Il n'eſt pas très-rare de trouver des gens qui ont cette ſorte de Génie ; mais il eſt très-rare de trouver des gens de Génie.

* Il n'eſt point de Science, d'Art, ni de Métier qui n'ait ſon Génie & ſon Eſprit. Le Génie pénetre dans les Sciences, & y découvre, pour ainſi dire, de nouvelles terres. Dans les Arts, il produit le goût & l'invention. Dans les Métiers, il donne l'adreſſe & la grace. Mais l'eſprit dans les Sciences, les Arts, & les Métiers, ne fait que rédiger la méthode ſur les principes qu'il a reçus du Génie.

* Quoique les Génies ſoient diſtincts, il eſt un point intermédiaire où ils ſe réuniſſent: c'eſt le talent. Mais alors ils ſont comme deux fleuves qui coulent enſemble ſans jamais mêler leurs eaux.

* Souvent de ce qu'on a le Génie d'une chose, on conclut qu'on est homme de Génie, & l'on se trompe. Charles XII avoit le Génie de la Guerre. Mazarin celui des Affaires. Racine celui de la Poësie. Mais Periclès, Cesar, Richelieu, Alberoni, Philippe d'Orléans, le Czar Pierre, Corneille, Montesquieu; voilà des Génies!

Le Géometre n'est pas l'homme du monde qui juge le plus; mais il est celui qui juge le mieux. GÉOMETRIE.

Les premiers axiomes de la Géométrie sont si simples,

qu'il paroît ridicule de les donner en principes : cependant ils menent à de grandes vérités, quoique par des difficultés d'autant plus rebutantes, qu'on n'en voit pas encore l'application ; mais après les avoir vaincues, on ſe trouve comme l'armée d'Annibal, lorſque du ſommet des Alpes elle apperçut les plaines de l'Italie. Les murmures ceſſent, les champs prêts à être moiſſonnés ſe montrent, & les obſtacles qui reſtent à vaincre, ne ſemblent plus inſurmontables.

Les commencemens de toutes les ſciences ſont arides. Ceux de la Géométrie doivent l'être davantage que les autres ;

autres ; puiſque la Géométrie, plus ſcience que pas une, eſt la clef de toutes.

Hypotheſe & principe ſont deux choſes qu'il ne faut pas confondre. On ſe ſert aujourd'hui de l'une comme de l'autre. Eſt-il ſurprenant qu'on ſoit ſi ſouvent dans l'erreur ?

Il ne faut pas croire que le Géometre ne puiſſe jamais ſe tromper. La Géométrie dirige la marche du principe à ſes conſéquences ; mais ſi le principe eſt faux, elle ne le redreſſe pas.

L'infini eſt un ; car s'il n'étoit pas un, il ne ſeroit pas infini.

On peut imaginer deux lignes menées de deux points a hauteur différente jusqu'à l'infini ; mais il ne faut pas les regarder comme deux infinis. Quelques Géometres modernes n'abusent-ils pas de ce mot ?

Je ne sçais si tout Géometre est Philosophe ; mais je ne crois pas qu'on soit Philosophe sans être un peu Géometre.

GLOIRE. LA Gloire dépend du succès. Le succès dépend du génie & de la conduite ; mais l'orgueil prend soin de rejetter sur la fortune les fautes de l'un ou de l'autre.

* L'ADMINISTRATION des affaires eſt une ſcience comme la guerre. Il eſt vrai que les principes de l'une & de l'autre ſont aſſujettis aux circonſtances, mais ils exiſtent: L'habileté eſt dans leur application. Un Roi eſt pour ſon peuple ce qu'un Général eſt pour l'armée qu'il commande. Son regne eſt une chaîne d'inſtans déciſifs, qui ne ſe retrouvent plus, s'il n'eſt pas attentif à les ſaiſir. GOUVERNEMENT.

QUE la grandeur eſt importune ! Un Grand, quelqu'ami qu'il ſoit du mérite & de la vertu, n'oſe admettre publiquement à ſa familiarité l'homme d'un état obſcur ; GRANDS.

mais d'un mérite ſupérieur & d'une vertu éprouvée. Il faut d'abord qu'il le tire de ſon état. Eh ! ne s'en eſt-il pas tiré lui-même ?

La mort des Grands fait rire les petits. Ils meurent donc comme nous, diſent-ils.

Les Grands ſont flattés qu'on les ſollicite : il en eſt peu qui mettent quelqu'un dans le cas de les remercier.

Ce n'eſt pas l'honnête homme malheureux que les Grands protégent le plus volontiers : c'eſt l'homme qui les amuſe, ou qui leur eſt utile.

* On demandoit à un Grand Seigneur s'il ne ſongeoit pas à faire quelque choſe pour un homme de mérite qui avoit tout ſacrifié en s'attachant à lui ! Comment donc répondit-il, je le vois tous les jours & je lui fais accueil. GRANDS SEIGNEURS.

Le courage & les circonſtances brillantes font les héros. Ces circonſtances, un grand génie & des talens ſupérieurs les rendent célébres. Ce génie, ces talens & l'aſſemblage des vertus, dont la moindre eſt la valeur, forment les Grands Hommes. GRANDS HOMMES.

Le héros triomphe des en-

nemis ; le Grand Homme triomphe des ennemis & de lui-même.

Les Grands Hommes dans leurs chutes ſont comme les boulets tirés à ricochet ; ils ne font qu'effleurer la terre, ſe relevent, & n'en vont que mieux à leur point de direction.

* Les Grands Hommes ſont comme les corps céleſtes ; il n'en eſt point d'inutiles, mais ils ne ſont pas tous apperçus.

* Les courtiſans empruntent leur éclat de la faveur du Prince. Sans le ſecours des rayons de ce ſoleil ils ne ſeroient pas apperçus. Les Grands Hommes n'ont pas

besoin de cet astre pour briller, ils sont eux-mêmes de petits soleils.

* Celui qui sçait concevoir & exécuter de grandes choses, & qui au milieu de sa gloire & de ses succès avoue les fautes qu'il a faites, est un Grand Homme. Le Maréchal de Saxe après la bataille de Fontenoy répondit à ceux qui le félicitoient sur sa victoire : J'ai fait bien des fautes, les ennemis en ont fait encore davantage ; j'espere que les miennes me serviront à n'en plus faire dans la suite : peu s'en est fallu, dit-il encore la veille de la bataille de Lawfeldt, que je ne montasse le côteau de la Commanderie ; si je l'avois fait

j'aurois eu les étrivieres de la bonne façon, ce ſont ſes propres termes. Il eut même la généroſité de nommer celui qui lui avoit fait appercevoir que toute l'armée ennemie y étoit, & non pas ſeulement le corps de M. de Wolfembutel, comme quelques Officiers trompés par leur ardeur de combattre le lui avoit perſuadés. Je ne diſcuterai point ſi M. le Maréchal de Saxe peut être placé à côté du grand Turenne à l'égard des vertus morales; mais ne peut-on pas le regarder au moins, comme ſon égal dans l'art militaire?

GUERRE. La Guerre n'eſt pas toujours pour un Etat un auſſi grand mal qu'on le penſe. Il

eſt des circonſtances, où elle eſt le ſeul reméde contre les factions qui le déchirent, ſurtout lorſque le fanatiſme les met aux mains.

Pendant le fameux ſiége de Jeruſalem, cette ville infortunée étoit diviſée en trois factions, qui profitoient des inſtans de relâche que leur laiſſoient les aſſiégeans, pour ſe maſſacrer. L'ennemi s'approchoit-il des murailles, tous ſe réuniſſoient pour les défendre ; mais l'attaque finie les combats recommençoient dans la ville avec la même furie. C'eſt que l'amour de la patrie peut bien être éclipſé par l'intérêt particulier, lorſque l'Etat n'eſt pas menacé ; mais le péril devient-il preſ-

ſant, on ſe reſſouvient alors que l'Etat eſt un bien commun à tous les citoyens. Cet amour aſſoupi ſe réveille, on ouvre les yeux ; le mal eſt qu'on les ouvre quelquefois un peu tard.

La Guerre purge les Etats des gens oiſifs qui ſont toujours dangereux, en même tems qu'elle entretient & nourrit, pour ainſi dire, le courage & la diſcipline. Elle ſuſpend les effets du luxe, ramene la ſimplicité des mœurs, du moins pour un tems, & réveille juſqu'aux ſentimens de la nature. Une guerre qui n'eſt pas de longue durée eſt comme la neige qui tue les inſectes, & rend à la terre de nouvelles facultés de pro-

duire par les ſels qu'elle lui communique.

L'art de la guerre conſiſte moins à donner des batailles, qu'à les éviter. Pompeius Silo voyant Marius attendre dans ſon camp une occaſion favorable, lui dit : Si tu es un auſſi grand Général qu'on le croit, ſors de ton camp & viens combattre. Si tu es auſſi grand Général que tu le penſes, lui répondit Marius, forces-moi d'en ſortir pour t'aller livrer la bataille.

A la Guerre on ne commet pas deux fautes de ſuite impunément. Souvent la premiere décide à la fois de l'homme & de la choſe.

La manie d'un ignorant eſt de mettre toujours quelque choſe du ſien dans l'ordre qu'il reçoit, & celle du ſot eſt de l'interpréter.

HAINE. L'ON hait peu quelqu'un que l'on mépriſe. L'on hait davantage quelqu'un d'eſtimable, lorſqu'on l'eſt ſoi-même.

Si l'on rapprochoit deux perſonnes qui ſe haïſſent en s'eſtimant, ou qui n'ont ceſſé de s'eſtimer que ſur de fauſſes préventions : les préventions, les griefs & la haine s'évanouiroient bientôt entre elles;

on les verroit ſe réunir, & peut-être s'aimer.

Souvent la Haine & l'amitié ſe touchent, quand l'eſtime ne s'en écarte pas.

L'HOMME naît avec de la férocité, & la perd rarement ſans qu'il en coute quelque choſe à ſa vertu. HOMMES.

Les Hommes ſont comme les mots, on ne les met pas toujours à leur place : ils ont ſouvent trop ou trop peu de valeur pour ce à quoi on les employe.

L'Homme naît-il avec des penchans décidés ? Sont-ils

ordinairement plus criminels que vertueux ? Enfin ſont-ils invincibles ? C'eſt un problême réſolu par la vie de Socrate.

L'Homme dans l'état de pure nature eſt fait pour être heureux. Tous ſes beſoins le menent aux plaiſirs ; ce ne ſont que les beſoins qu'il invente qui forment la chaîne de ſes maux.

Il ſeroit plus ſûr de voir les Hommes tels qu'ils ſont. Il eſt plus agréable de les voir tels qu'ils veulent paroître.

Qui veut approfondir les Hommes, ne s'attend pas à tous les dégouts qu'il ſe pré-

pare. Il eſt à craindre que cette étude ne conduiſe à une ſorte d'inſenſibilité, & même à la miſantropie.

Ce qui peut arriver de mieux à qui veut connoître les Hommes, c'eſt de jouir de tout & de ne s'attacher à rien. Ce qui lui peut arriver de pis, c'eſt de ne jouir de rien, & de déſirer la mort.

L'étude de ſoi-même eſt peut-être encore plus amere que celle des autres ; mais cette amertume eſt comme les plantes médicinales, leur goût révolte ; ce n'eſt pas même ſans douleur qu'elles détachent les principes de la maladie ; mais elles les entraînent.

A force de ne vouloir uſer que de remédes doux, ils deviennent dangereux : ils irritent ſans détruire, & le mal augmente.

Deux Philoſophes, l'un Grec, & l'autre Indien, agitoient en préſence de Koſrhoës, quel étoit l'état le plus fâcheux où l'homme pût ſe trouver. Le Grec dit que c'étoit une vieilleſſe imbécile, jointe à l'extrême pauvreté. L'Indien répliqua que c'étoit de ſouffrir à la fois les maux du corps, & les peines de l'eſprit. Le Vizir de Koſrhoës plus ſage que ces deux Philoſophes, décida que c'étoit de ſe voir prêt de mourir ſans avoir pratiqué la vertu.

N'é-

N'étoit-ce pas dire ſans avoir vécu ?

L'Etre ſuprême a fait des loix ſuffiſantes & néceſſaires à la réproduction & à la conſervation de ſes ouvrages : tous s'y ſoumettent. Mais lorſque l'Homme ne s'occupe à chaque inſtant que du ſoin de déranger l'ordre général, & de s'y ſouſtraire lui-même, eſt-ce une preuve de l'excellence, ou de l'infirmité de ſon être ?

* L'Homme ne s'occupe, pour ainſi dire, qu'à ſe meſurer. Mais il eſt deux meſures inégales : l'une, que tient l'orgueil, & qu'il offre continuellement : l'autre, que

tient la raiſon, & qu'elle attend qu'on lui demande.

* L'Homme ſemble s'attacher bien moins à ce qu'il poſſede, que déſirer ce qu'il ne poſſede pas : eſt-ce que l'Homme eſt inconſtant dans ſes déſirs ? Non, c'eſt qu'il eſt inſatiable.

* Le goût de la propriété eſt une de nos chiméres : l'Homme paſſe, & tout demeure. C'eſt ce que le champ que Lucien fait parler dans une Epigrame prouve finement. J'étois autrefois, dit-il, le champ d'Achœmenides, aujourd'hui je ſuis celui de Ménippe. Celui-là crut me poſſeder & ſe trompa ; celui-

ci ſe perſuade la même choſe & ſe trompe encore ; j'appartiens à la fortune.

* On décide hardiment que les Hommes ſont ce qu'ils ont toujours été, & ce qu'ils seront toujours. Horace, dit-on, trouve dans la deſcription de la Cour d'Alcinoüs par Homere, l'image des mœurs Romaines de ſon ſiécle. Nous reconnoiſſons à notre tour l'image de nos mœurs dans celles des Romains du ſiécle d'Horace ; donc tous les Hommes ſe reſſemblent dans tous les ſiécles. Quel ſophiſme ! Il ne fait illuſion que lorſque l'on compare les tems corrompus d'un peuple avec les tems corrompus d'un autre Mais ſi l'on met en

parallele les Romains du tems de Numa, d'Ancus, de Camille, de Fabricius, de Curius, de Regulus &c, avec les Perses vaincus par Alexandre, ou même avec les Romains sous Caligula, Claude, Neron; reconnoîtra-t-on cette odieuse conformité entre les Hommes? Leur corruption n'a donc pas son principe dans la nature méme? Ils sont donc susceptibles d'être pliés au bien comme au mal? C'est donc l'esprit du gouvernement, le préjugé de la nation, & l'éducation particuliere qui propagent parmi eux le vice ou la vertu?

HONNEUR.

LE serment sur l'Honneur

devroit être pour les hommes ce que le ferment fur le Styx étoit pour les Dieux.

Bien des gens atteftent l'Honneur à tout propos & fur des chofes indifférentes. N'eft-on pas bien près de fe jouer de la chofe, quand on profane ainfi le mot?

LES Anciens avoient établi des droits d'Hofpitalité; ces droits paffoient du pere aux enfans, ils fe contractoient de peuple à peuple, de famille à famille, & quelquefois d'une feule famille à un peuple entier. Il ne refte plus que le fantôme de cet antique ufage. Quelques Or- HOSPITALITÉ.

dres conſervent encore le nom d'Hoſpitaliers ; mais ſans en conſerver les fonctions.

On regardoit autrefois l'Hoſpitalité comme un devoir ſacré ; on ne la regarderoit à préſent que comme une folle dépenſe. L'humanité s'honnoroit en l'établiſſant ; l'avarice pour s'y ſouſtraire l'a ſupprimée. Eſt-ce la ſeule loi ſage qu'on abroge pour échapper au reproche de l'enfreindre ?

HUMEUR. CE qu'on appelle avoir de l'Humeur étoit autrefois un dérangement dans la ſanté ; on a trouvé commode de s'en

permettre, à la faveur de cette excuſe : l'Humeur eſt devenue un défaut : les femmes voudroient en faire une gentilleſſe.

On ſe corrige d'avoir de l'Humeur en vivant avec quelqu'un qui n'en a point ou qui en a beaucoup.

L'Humeur mene à l'impatience, l'impatience à la colere, la colere à l'emportement, l'emportement aux écarts les plus funeſtes. C'eſt le venin de l'aſpic, dont il faut arrêter les premiers progrès : dès qu'il circule, il eſt mortel.

HUMILITE'. L'HUMILITÉ qui n'eſt pas l'effet de la vraie dévotion, eſt une juſtice que la baſſeſſe ſe fait, & qu'il ſeroit dangereux de ne lui pas permettre. C'eſt une attitude qu'il faut laiſſer à qui eſt aſſez mépriſable pour la prendre ; ſi on le releve, c'eſt le ſerpent que l'on réchauffe.

JEU. Le Jeu eſt pour la Société ce que les Spectacles ſont pour une grande ville. Il y a trois heures dans la journée qu'on pourroit y employer plus mal.

Que de gens ſans mérite & ſans occupation qui ne tiendroient à rien dans la Société, ſi

ſi le jeu ne les y introduiſoit pas.

Il y auroit une ſorte de raiſon à faire jouer les ſots ; c'eſt ce qu'ils font de moins ſottement.

L'origine des cartes dégrade, pour ainſi dire, ceux qui s'en occupent.

Il eſt humiliant de perdre toujours, diſent quelques joueurs ; il eſt bien plus humiliant de jouer toujours.

Les gens d'eſprit jouent par complaiſance, ou par cupidité : ils mettent alors l'intérêt en ſcene, & laiſſent repoſer l'orgueil.

IGNORANS. * ENSEIGNE-LES ou les ſouffre, diſoient les Stoïciens à ceux qui ſe plaignoient du commerce des ignorans.

IMITATION. LES gens médiocres copient ſervilement ; les eſprits ſupérieurs commencent par imiter, & finiſſent par ſervir de modéles.

IMMORTALITE'. LORSQUE l'on exhorte les hommes à faire le bien, on leur montre l'Immortalité comme une récompenſe ; mais tous n'en ſont pas également avides. D'ailleurs n'en recueillent-ils pas d'autres fruits ?

Ne devroit-on pas dire à un jeune Prince : Vous pouvez aller à l'Immortalité de deux manieres, l'une à force de répandre du ſang, l'autre à force de répandre des bienfaits? La premiere, en faiſant de vous la terreur du genre humain, vous rend l'objet de ſa haine : la ſeconde vous rend l'objet de ſon amour.

Les Rois, les Philoſophes & les Poëtes prétendent tous à l'Immortalité ; c'eſt ce qui a produit tant de conquérans tant de ſectaires abſurdes, & tant de méchans vers.

Que l'homme d'un caractere impétueux eſt à plaindre! IMPÉTUOSITÉ.

La morale ſert moins à le redreſſer qu'à le punir ; il paſſe ainſi ſa vie à céder à ſes premiers mouvemens & à ſe les reprocher, à ſe promettre de les réprimer & à y céder encore.

IMPORTUN. Il faut qu'un importun ſoit ou ſot, ou méchant, pour ne pas vouloir ſentir combien il importune.

Un importun réuſſit quelquefois ; on achete de ce qu'il demande le plaiſir de s'en débarraſſer.

Peut-être qu'un importun s'importune lui-même, & qu'il ne cherche quelqu'un que pour ſe fuir.

ON ne voit dans l'esclavage que de la foiblesse ou du désespoir : & dans l'indépendance que de l'aveuglement & de la férocité. INDEPENDANCE.

Le désir de l'indépendance est le plus grand ennemi de la liberté, il mene droit à l'esclavage.

Qui ne cherche qu'à être libre a déja le germe des vertus ; qui veut se rendre indépendant est déja vicieux.

*IL faut examiner scrupuleusement les motifs qui ont déterminés quelqu'un à nous obliger, dit Cicéron, pour y mesurer notre reconnois- INGRATITUDE.

ſance. N'eſt-on pas bien près de l'Ingratitude, quand on péſe ainſi le bienfait ?

INQUIE'TUDE. L'INQUIETUDE d'un malheur encore incertain dans l'avenir, eſt elle-même un malheur réel & préſent ; mais qui ne prévoit un malheur poſſible, que pour y ſçavoir remédier avec tranquillité, ou le ſoutenir avec courage, s'y dérobe, ou en triomphe.

INSTRUCTION. * JAHIA, l'un des plus grands hommes qu'aient eu les Orientaux, voyant ſes enfans égorgés ou dans les fers, ſes biens confiſqués,

lui-même abandonné aux horreurs de la priſon, après avoir joui de tout l'éclat des grandeurs & de l'opulence, diſoit ſagement à ſes amis, la puiſſance & les richeſſes ne nous ſont que prêtées par la fortune ; mais lorſqu'elle les retire, l'Inſtruction qu'elle nous laiſſe, & que nous tranſmettons à ceux qui nous ſuivent, doit nous conſoler de ce que nous avons perdu.

TAMERLAN diſoit : Si vous voulez conſerver un Etat en repos, tenez toujours l'épée de la Juſtice en mouvement. JUSTICE.

LORSQUE les Larmes LARMES.

ſont l'expreſſion de la tendreſſe, elles ſont à l'amour ce que les pluies d'été ſont aux fleurs : elles le nourriſſent & le raniment.

Les Larmes ajoutent encore à la beauté, & la rendent plus touchante ; il eſt ſi doux d'en arrêter le cours, lorſqu'on les fait répandre. Il eſt ſi doux de raſſurer ce qu'on aime, lorſqu'on n'a que l'incertitude à détruire.

Les Larmes que l'artifice employe devroient n'exciter que de l'indignation ; mais on s'y trompe.

Il eſt des gens qui ſe ſont fait une habitude de pleurer par foibleſſe, ou par perfidie.

La Lecture eſt l'aliment de l'eſprit, & quelquefois le tombeau du génie. LECTURE.

Celui qui lit beaucoup s'expoſe à ne penſer que d'après les autres.

Il eſt des Livres qu'on ne recherche & qu'on ne lit que lorſqu'ils ont été défendus; comme ſi la malignité qu'on y ſuppoſe étoit le point de perfection, & que la flétriſſure qu'ils ont reçue en fût le ſceau. LIVRES.

Le Luxe eſt la ruine des Républicains, l'appui du trône, ſi l'autorité le contient LUXE.

dans de justes bornes, & le dédommagement des esclaves qui végetent sous le joug du despote.

Le plus sûr moyen de faire rentrer le Luxe dans les bornes que lui prescrit la saine politique, & de rendre du nerf à l'Etat, est de ramener dans l'esprit des peuples le goût de l'agriculture, par des récompenses proportionnées aux travaux. Le plus sûr moyen d'affoiblir un Etat, c'est d'avilir la condition du cultivateur.

MALHEUR. SEROIT-CE un paradoxe d'oser dire que le Malheur est presque un être de raison?

La fausse idée que l'on se fait du bien & du mal ne donne-t-elle pas souvent l'existence à l'un & à l'autre ?

Ce que nous regarderions comme un vrai Malheur pour nous, n'est plus à nos yeux qu'un léger accident, lorsque les autres l'éprouvent.

Celui dont l'espérance est trahie, se croit malheureux de n'avoir pas réussi ; mais si par hazard il n'avoit conçu ni le dessein, ni l'espérance, seroit-il malheureux ?

L'homme trouveroit dans sa modération tous les moyens de n'être pas malheureux ; mais il n'a pas la volonté de

s'en ſervir. Voilà ſon Malheur.

L'ambitieux, l'avare, le voluptueux, le prodigue, trouvent leur Malheur dans la privation de l'objet de leurs déſirs ; mais qu'ils maîtriſent ces déſirs, ils maîtriſeront ce qu'ils appellent le Malheur.

Etre dans le cas des remords, perdre ſon ami, manquer du néceſſaire, ſouffrir des douleurs aigues, voilà de vrais Malheurs ; preſque tous les autres ſont des géants qu'enfante notre imagination pour nous combattre, nous ſoumettre, & nous tourmenter.

Il eſt plus aiſé de ſoûtenir

les Malheurs qu'on n'a point mérités, l'amour propre & la certitude d'être plaint nous, en consolent ; mais ceux qui nous arrivent par notre faute ajoutent l'humiliation au revers.

L'adversité commence par aigrir le caractere, & finit par le briser ; elle corrige l'excessive vanité de quelques gens & les ramene, pour ainsi dire, à leur place ; mais aussi elle rend quelquefois trop humbles ceux que la prospérité avoit rendus trop vains.

Il arrive que l'adversité continuelle produit des momens de colere & même de fureur ; alors c'est l'orgueil vaincu qui se révolte ; mais

une nouvelle infortune le replonge dans le cachot, & racourcit encore ſa chaîne.

Il eſt peu d'ames ſur leſquelles les Malheurs ne puiſſent rien ; encore faut-il dans ce petit nombre faire quelques diſtinctions ; car ſouvent on prend pour de la Philoſophie ce qui n'eſt qu'une inſenſibilité naturelle. L'homme d'Eſope n'eſt pas ſi rare qu'on le penſe.

L'adverſité ne conduit les eſprits foibles qu'au déſeſpoir, ou à la ſuperſtition ; mais elle ramene un eſprit nerveux à la Philoſophie.

Il faut être né bien heureuſement ponr être Philoſophe

ſans avoir été Malheureux.

Ce n'eſt pas une petite affaire que de ſavoir être Malheureux ; ſavoir mourir n'eſt rien en comparaiſon. Une mort tranquille & courageuſe eſt preſque la récompenſe d'avoir ſçu vivre dans l'infortune.

* Un Malheur attaché à notre être, eſt d'avoir beſoin du ſecours de nos pareils. Tant d'amertumes précédent & ſuivent quelquefois les bienfaits ſollicités, qu'un homme ſenſible balance entre la néceſſité qui le preſſe, & la grace qu'on lui fait acheter.

* C'eſt encore un Malheur

d'être à la fois dans le cas de la reconnoiſſance, & du mépris pour ſon bienfaiteur. Alors le meilleur moyen de ſe corriger d'avoir beſoin des autres, eſt d'en avoir eu beſoin.

MATIERE. LA diviſibilité de la Matiere à l'infini eſt le ſceau que Dieu a mis à ſes ouvrages, pour qu'on ne pût jamais ni connoître ſes ouvrages, ni méconnoître la main de l'Ouvrier.

MECHANS. LES Mechans ont cela de commun avec les honnêtes gens, qu'ils ne peuvent être trop connus.

L'im-

L'imprudence eſt preſque toujours compagne du crime. Les honnêtes gens ſeroient trop à plaindre, ſi les Méchans étoient toujours de ſens froid.

Pour tirer d'un bon eſprit tout ce qu'il eſt capable de produire, il faudroit qu'il eût une Mémoire parfaite, ou qu'il n'en eût point du tout. Memoire.

La Mémoire fait quelquefois à l'eſprit le tour que de prétendus Chymiſtes ont joué à des gens crédules ; ceux-ci penſoient avoir fait l'or, que les autres avoient gliſſé dans le creuſet.

La Mémoire n'a pas perdu

tout ce qu'on lui demande chaque jour ; mais l'attention n'y grave pas tout ce qu'on voudroit qu'elle conſervât.

La Mémoire quelquefois rend le cœur implacable. On pardonne mal ce qu'on n'oublie point.

L'ingrat n'oublie point le bienfait ; mais il voudroit l'oublier.

Le grand Seigneur & le nouveau Noble ont cela de commun, c'eſt d'oublier leur origine. L'un eſt trop accoutumé a ſa grandeur, & l'autre ſeroit trop humilié de ſa petiteſſe pour s'en ſouvenir ; mais ce qu'ils écartent tous deux de leur mémoire ne ſe

grave que mieux dans celle du Public.

LE Sage ne méprise point les richesses, il les craint. MÉPRIS.

Ce n'est point mépriser la vie que de lui préférer l'honneur. C'est apprécier l'honneur tout ce qu'il vaut.

L'existence est un malheur pour qui ne mérite que du mépris.

LE Mérite ainsi que l'or, a sa pierre de touche ; il y a bien autant de fripons sur l'un que sur l'autre. MÉRITE.

MINISTRES. LES grands Miniſtres ne font pas toujours les grands Rois ; mais les grands Rois font preſque toujours de grands Miniſtres.

Richelieu fut un grand Miniſtre, & Louis XIII ne fut qu'un Prince eſtimable. Louis XIV eut de grands Miniſtres, & fut un grand Roi ; cependant la grandeur du Prince ne ſuffit pas ſeule. Louis XIV diſoit, J'ai formé Louvois, je formerai Chamillard ; il ſe trompa.

On confond mal-à-propos le grand Miniſtre, le grand Général, &c. avec le grand homme. Louvois fut un grand Miniſtre ; il ne tenoit qu'à lui d'aller plus loin. Si l'armée

de M. de Turenne avoit été approviſionnée avec la même abondance que l'a été celle du Maréchal de Saxe, Louvois étoit un grand homme.

Notre intérêt nous occupe aſſiduement du ſoin d'en impoſer aux Miniſtres, & nous les blâmons lorſque par hazard ils ſe trompent dans le choix des ſujets ; n'eſt-ce pas leur reprocher notre fauſſeté ?

La connoiſſance des hommes eſt une étude eſſentielle à tous ; mais principalement aux hommes d'Etat. Cette étude doit faire partie des délaſſemens d'un Miniſtre.

Un Miniſtre qui ſe montre

ſouvent en public, ſert mieux l'Etat qu'on ne penſe. Il tâche de connoître aujourd'hui ceux de la capacité deſquels il ſera peut-être obligé de juger demain; il examine à qui il peut confier une place importante. Un homme d'Etat eſt homme d'Etat juſques dans le ſein des plaiſirs.

Rarement un grand Miniſtre eſt-il déplacé; mais l'inſtant de ſa mort, ou celui de ſa diſgrace, décide ſi c'eſt un grand homme.

MISANTROPE. HAÏR tous les hommes eſt une injuſtice pour quelques-uns, un excès de ſévérité

pour quelques autres, & toujours un malheur pour ſoi-même.

J'ai vécu dans le monde, dit le Miſantrope ; je me ſuis livré aux plaiſirs de la jeuneſſe, je n'ai eu que de faux amis & des maîtreſſes infidéles ; victime de la méchanceté, dupe de l'hypocriſie, je me ſuis ruiné avec ceux qui m'immoloient à leur cauſticité, à leur intérêt, à leur orgueil, à leur déſœuvrement ; mais ſage par mon expérience, je réfléchis, je déteſte les hommes & je romps avec eux. Autre excès de folie, lui répondrai-je. Fuyez la corruption, plaignez ceux qu'elle

atteint, cherchez des hommes vertueux ; il en eſt encore, puiſqu'il y a tant de méchans ; ce ne ſont pas leurs ſemblables que ceux-ci veulent tromper.

MODERATION. * L'infortune la plus cruelle, & la proſpérité la plus brillante ſe touchent quelquefois de ſi près, & dépendent d'événemens ſi imprévus, que l'on ne devroit jamais ſe permettre ni le déſeſpoir, ni la parfaite ſécurité. Peut-on oublier que Bajazet paſſa du Trône dans une cage de fer, & Mathias, fils de Jean Huniade, des priſons de Vienne ſur le Trône de Hongrie?

* Le

* Le Chef de la Dinaſtie des Bouides, donna la Caramanie Perſique à ſon frere Ahmed, mais il falloit en dépoſſéder l'Emir Aly qui commandoit dans cette Province. Aly homme intrépide & ſçavant dans l'art de défendre les Places, après avoir été battu pluſieurs fois par Ahmed, ſe retira dans la plus forte des ſiennes, réſolu de s'y maintenir juſqu'à la derniere extrémité. Ahmed en forma le ſiége, & le preſſa vigoureuſement; mais ayant mal combiné le tems que lui pouvoit coûter la priſe de cette Ville, ſon armée manqua bien-tôt de vivres. L'Emir Aly le ſçut & lui en envoya toutes les nuits, ſans diſcontinuer pen-

dant le jour les efforts nécessaires à la défense de sa Place. Ahmed, surpris de ce procédé, lui envoya dire, Si vous voulez être mon ennemi, pourquoi en usez-vous si bien avec moi ? Et si vous ne le voulez pas, pourquoi vous défendre avec tant d'opiniâtreté ? Le jour vous nous attaquez, répondit Aly, & nous vous traitons alors en ennemis. La nuit vous êtes tranquilles, & nous vous regardons alors comme des étrangers à qui nous rendons les devoirs de l'hospitalité. Rare exemple de modération & d'humanité, qu'il seroit beau de suivre, si la politique n'en ordonnoit pas autrement ; mais elle fait ser-

vir tout à vaincre ceux que l'on combat, & ce qu'on se doit à titre d'hommes, est oublié à titre d'ennemis.

Il y a bien loin de la timidité à la modestie. C'est l'orgueil qui rend timide : c'est l'amour propre qui rend modeste. MODESTIE.

La Mollesse est au moins le sommeil des vertus. MOLLESSE.

Ne peut-on pas comparer le Monde à un bal, où l'on court perpétuellement les uns après les autres pour se con- MONDE.

noître ? Tant qu'on en reſte à s'agacer, on ſe plaît ; ſi l'on ſe démaſque, on ſe quitte ; & ces momens donnés à l'erreur, le Philoſophe les paſſe dans le repos.

La Société eſt une eſpéce de Comédie, ſouvent entremêlée de ſcenes tragiques, où chacun joue ſon rôle bien ou mal ; mais perſonne ne connoît la piéce.

Le grand uſage du monde & la connoiſſance de ce qui s'y paſſe, tiennent lieu ſouvent dans la Société de talens, d'eſprit, & même de vertus ; mais lorſqu'il faut cauſer avec ſoi-même, cette connoiſſance, cet uſage ne

tiennent plus lieu de rien.

La Morale eſt quelquefois le tyran de l'eſprit, & l'eſclave du cœur. MORALE.

Les Moraliſtes ſont comme les Chymiſtes, qui préparent des remédes pour les autres, & s'en ſervent rarement.

On auroit tort de croire que tout ce qui peut ſe dire ſur la Morale a été dit. La nature toujours inépuiſable, toujours variée, jette au moins des nuances différentes dans les paſſions des hommes, & la Morale doit imiter la nature dans les préceptes qu'elle leur oppoſe.

MORT. La crainte de la Mort eſt le ſeul mal qu'elle faſſe éprouver ; car la Mort eſt comme le point mathématique, qui ne peut être apperçu.

Perſonne n'eſt content de ſon ſort, & tout le monde craint de le voir finir.

Pour qu'il fût pardonnable de regretter la vie, il faudroit au moins en avoir ſçu jouir.

Ceux qui diſent qu'ils craignent la mort, parce qu'ils craignent la douleur, ne devroient avoir que la peur d'être malades.

Ceux qui diſent qu'ils craignent la Mort, parce qu'ils craignent l'Eternité, feroient

mieux de s'occuper de l'Eternité, que de s'occuper de la Mort.

Les ames pieuſes devroient regarder la Mort comme le paſſage du mal au bien ; & les prétendus eſprits forts, comme le paſſage du mouvement au repos.

Le Vulgaire ne s'apperçoit guéres qu'il vit, qu'au moment où il va ceſſer de vivre : & ce Vulgaire eſt de tout étage.

IL y a bien des Ouvrages qui ſont comme les ordonnances des Médecins, où les plantes les plus communes reçoivent des noms barbares. MOTS.

Les phraſes inintelligibles ſont comme des bois à travers leſquels l'ignorance ſe ſauve.

MUSIQUE. La déclamation eſt une Muſique vocale, comme la Muſique vocale eſt une déclamation. Chacune a ſon harmonie, toutes deux naiſſent des paſſions, & ſervent à les peindre.

Les Anciens regardoient ſi bien la déclamation comme une Muſique vocale, que leurs Orateurs avoient des joueurs de flute pour leur donner & pour ſoûtenir le ton ainſi que le mouvement.

Les voix des Acteurs en

ſcene doivent s'accorder entre elles, & non pas être à l'uniſſon; car l'uniſſon rend les ſcenes monotones.

Les Négociateurs ſont pour l'Etat ce que le courtiſan fait pour lui-même. NEGOCIATEURS.

Les Négociations ſont les reſſources de l'habileté contre la force. NEGOCIATIONS.

La Nobleſſe éclaire également le vice & la vertu. NOBLESSE.

Homme de qnalité, hom-

me de condition, gentilhomme, homme noble, homme annobli; qu'eſt-ce que ces divers degrés de Nobleſſe ſuppoſent? Ne diroit-on pas à leur multitude que les hommes ont craint d'être égaux, & qu'ils n'ont ſçu mettre d'autre différence entre eux, que celle de quelques années & de quelques charges de plus ou de moins dans leurs familles?

Le vrai mérite fait ſeul de vraies diſtinctions. Celui qui s'occupe des devoirs de la ſociété & des intérêts de la patrie, eſt un bien grand Seigneur.

* Aboutemim ſurnommé Moez fut regardé comme deſcendu d'Ali. Il s'empara de

l'Egypte, & fonda cette Ville ſi connuë ſous le nom de grand Caire. Un jour qu'à la tête de ſes troupes il en faiſoit la revue, quelqu'un lui demanda de quelle race il étoit ? Voilà ma race, répondit-il en montrant ſes troupes, & voici ma généalogie, ajouta-t-il, en montrant ſon épée.

Les différentes Opinions ſont comme les aſſortimens dans un magazin d'étoffes : chacun y prend ce qui lui plaît, ſans en examiner la qualité. C'eſt ce qui fait que nous voyons aujourd'hui des Opinions ſi ridicules & qui durent ſi peu. OPINIONS

* Souvent les Opinions les plus importantes ſe communiquent comme les frayeurs ; perſonne n'examine l'objet qui effraye, & tout le monde dit il eſt effrayant ; la foule des crédules ſe groſſit & devient elle-même une autorité pour la foule des gens qui ne raiſonnent pas.

OPULENCE. On auroit vu la ſtatue de Varus à côté de celle de Camille, ſi les Romains avoient comme nous meſuré la conſidération ſur le degré d'Opulence. Varus alla pauvre en Syrie & la trouva riche ; il en ſortit riche & la laiſſa pauvre. Il eſt des Varus dans tous les pays & dans tous les ſiécles.

* Les biens avec lesquels on est né, souvent n'empêchent pas l'indigence, le luxe en augmentant tous les jours ne laisse que trop de riches mal aisés ; ce n'est que dans les biens acquis & conservés avec œconmie que se trouve l'Opulence.

Il est plus facile à un particulier de conserver de l'Ordre dans ses affaires, que de l'y rétablir. BON ORDRE.

Celui dont les malheurs & l'imprudence ont absorbé la fortune, n'a aucun point de vue dans le tems, qu'il puisse considérer de sens froid. Le

paſſé l'étonne & l'humilie, le préſent le trouble & l'embarraſſe ; l'avenir l'inquiéte & l'épouvante.

Ne vaudroit-il pas mieux ſe réſoudre à quelques privations, que de s'expoſer à toutes ; mais il faudroit n'être point homme d'abord, ou être plus qu'homme enſuite.

Que n'ai-je les tréſors de Lucullus, s'écrie un prodigue ruiné ? Que n'a-t-il la ſageſſe d'Ariſtide, il ſeroit bien plus riche.

* Un homme tel qu'il en eſt encore aujourd'hui ſe plaignoit autrefois à Tibere de l'extrême indigence où le goût exceſſif du plaiſir l'avoit

enfin réduit. Vous vous êtes éveillé bien tard, repondit cet Empereur.

L'ORGUEIL eſt un miroir dans lequel nous faiſons paſſer en revue nos actions & celles des autres ; mais la glace eſt plus ou moins fidéle, ſelon qu'on la regarde de face ou de côté. ORGUEIL.

De deux hommes qui s'examinent l'un dit, j'ai telle bonne qualité ; mais j'ai tel défaut. L'autre dit, j'ai tel défaut ; mais j'ai telle bonne qualité. Lequel eſt le plus près de ſe corriger ?

Si nous réfléchiſſions ſur la quantité d'opérations que la nature eſt obligée de faire pour ſuffire à nos beſoins,

nous aurions moins d'Orgueil & plus de reconnoiſſance.

Etre ſuſceptible, près regardant, enfin ce qu'on appelle difficile à vivre, c'eſt immoler ſon amour propre à ſon Orgueil. On s'eſtime bien peu quand on craint de n'être pas aſſez eſtimé.

Il n'y a point de vertus ſans amour propre, ſi l'on en excepte les vertus de tempérament. En eſt-il beaucoup ſans Orgueil ? Je n'en ſais rien ; mais c'eſt le point où le ſage s'efforce d'arriver pendant toute ſa vie.

Souvent l'Orgueil nous fait parler de nos bonnes actions ; quelquefois auſſi la joie de les avoir faites les révele; mais l'un

ſemble crier, voyez tout l'effort qu'il m'en coûte à faire le bien : l'autre ſemble dire, voyez par le plaiſir que j'éprouve, tout le bien que je voudrois faire encore.

Il eſt peut-être plus facile de ſe corriger d'un défaut que l'on a, que d'acquérir une vertu que l'on n'a pas, lorſque l'on conſidere l'un & l'autre hors de ſoi. C'eſt qu'en ſe corrigeant on ſe croit au-deſſus de celui à qui le défaut reſte : & qu'en acquérant la vertu qu'on n'a pas, on ne ſe voit tout au plus qu'à côté de ſon modéle.

L'Orgueil qu'une vérité dure révolte, entend mal ſes intérêts : exiger des ménage-

mens, c'eſt avouer ſa foibleſſe.

* Il eſt des gens à qui l'on trouve trop d'Orgueil & trop peu d'amour propre.

* L'Orgueil veut d'abord tout exiger de la ſoumiſſion des autres. L'amour propre ne veut rien obtenir que de leur examen.

* Notre Orgueil eſt à celui des autres, comme un grain de poudre eſt à ceux qui l'environnent, il les embraſe tous au moment qu'il s'enflamme.

* Notre propre Orgueil nous rend celui des autres

insuportable, & c'est un double motif pour nous corriger; car si nous en triomphons en nous-mêmes nous ne blesserons personne, & nous serons hors d'atteinte.

* L'Orgueil & la méchanceté croissent dans le cœur des faux dévots, en raison des dehors d'humilité, & de charité qu'ils affectent.

* Lorsque quelqu'un dispute avec aigreur, décide impérieusement & rejette les objections qu'on lui fait plutôt que d'y répondre, on peut présumer que son amour propre cherche moins l'honneur d'avoir raison, que son Orgueil ne craint la honte d'avoir tort.

* Il eſt des gens eſtimables par mille endroits, mais dont l'Orgueil eſt ſi alerte, & ſe met ſi fort à l'aiſe dans la Société, qu'il faut aſſez ſouvent ſe rappeller toutes leurs vertus, pour faire un contre-poids à ce défaut.

* C'eſt en vain que notre Orgueil employe la ruſe & l'emportement pour éluder l'aveu de nos torts ou de nos erreurs : à meſure qu'il s'efforce de les diſſimuler, il travaille contre ſes intérêts, & donne encore plus d'avantage ſur nous.

* L'Orgueil eſt la ſource de preſque tous nos malheurs & de preſque tous nos vices : on le ſçait, on le dit aux au-

tres, mais on ne ſe le dit guéres à ſoi-même. Il faut le combattre. Rien de ſi commun que le précepte ! Rien de ſi rare que la victoire ! Nous offrons nos forces contre lui, mais c'eſt à titre de troupes auxiliaires qu'on envoye au ſecours de ſon voiſin.

L'OSTENTATION eſt la volupté de l'orgueil, il y ſacrifie tout, & finit par s'y ſacrifier lui-même. OSTENTATION.

LES Paſſions modérées ſont pour l'homme ce que le ſoleil eſt pour les plantes ; mais de même que le ſoleil PASSIONS.

trop ardent deſſéche les plantes, que des rayons plus doux n'auroient fait que vivifier; de même auſſi les Paſſions trop ardentes deſſéchent, pour ainſi dire, l'ame qui s'y abandonne, au lieu de ne lui donner que la chaleur néceſſaire.

Une Paſſion dominante, ſi ce n'eſt pas celle de l'étude, étouffe le goût de l'étude. Il faut bien quelque chaleur dans l'eſprit, & quelques ſentimens dans le cœur, pour tirer tout le fruit qu'on peut eſpérer des belles Lettres; mais ce qu'il en faut pour animer l'eſprit & le cœur eſt fort au-deſſous d'une Paſſion qui les ſubjugue l'un & l'autre.

Les Paſſions exceſſives ſont

à l'ame ce que les ventouſes ſont à la peau ; elles la bourſoufflent, pour ainſi dire ; mais lorſque leur action ceſſe, l'ame, ainſi que la peau, reſte long-tems flétrie.

Il n'y a que l'adverſité qui agiſſe efficacement contre les Paſſions. L'amour propre alors ſe les immole, pour n'en pas devenir lui-même la victime.

LA Patience eſt, ou le triomphe de la raiſon, ou la langueur de l'indolence, ou la dextérité de l'intérêt. PATIENCE

Quand la Patience n'eſt pas l'effet de la raiſon, elle eſt

celui d'un excès d'orgueil ; ou d'un excès de bassesse.

On affecte de la Patience pour humilier davantage ceux qui en manquent , ou ceux qui veulent nous en faire manquer.

On souffre plus patiemment une injure qu'on reçoit , que le reproche d'une injure qu'on a faite.

La Patience est vertu chez le Philosophe , & nécessité chez le courtisan.

PATRIOTISME.

* Lorsque tous les membres d'un Etat se livrent à l'ambition , c'est une preuve certaine

certaine que le corps de l'Etat chancele, & que l'eſprit de Patriotiſme eſt anéanti.

* Le Patriotiſme eſt une idole pour le républicain : une vertu rare dans l'Etat Monarchique : un être de raiſon chez le deſpote.

QUELQU'UN a dit que la vérité étoit au fonds d'un puits. Ne pourroit-on pas dire que la Perfection eſt ſur la cime d'une montagne eſcarpée ? A ſon aſpect le ſot & l'indolent s'étonnent & s'arrêtent, l'homme d'eſprit fait quelques pas, & bientôt rétrograde ou tombe : le ſage ſeul ſuit le ſentier que lui

PERFECTION.

trace la vertu ; la prudence l'y ſoûtient ; éclairé par l'une, appuyé ſur l'autre, il avance lentement ; mais ſans interruption. S'il trouve un endroit difficile, il s'excite à le franchir. Si la pente devient plus douce, il y reſpire & ne s'y endort pas ; enfin il voit le but, il y touche, il chancele, il meurt ; un pas de plus il arrivoit. La vertu pleure, & revient s'offrir pour guide ; mais a-t-elle conduit quelqu'un plus loin ?

PERSUASION. IL eſt quelquefois aiſé de convaincre ; il eſt ſouvent plus difficile de perſuader. La conviction eſt accablante : c'eſt une Comminge qui briſe

tout ce qu'elle trouve ſur ſon paſſage ; mais qui ne fait que ſon trou. La Perſuaſion eſt douce , c'eſt la lyre d'Amphion, qui bâtit les murs de Thebes.

Il eſt une nation qui ſemble ne ſupporter la vue du Trône , que pour donner à l'univers, le ſpectacle ſingulier d'un Peuple libre à l'ombre de la dépendance. PEUPLE.

Qui croiroit , à voir la France aujourd'hui , que ces terres ſi fertiles, autrefois incultes ou ravagées , ne s'engraiſſoient , pour ainſi dire , que des cadavres de ceux qui périſſoient dans les guerres

civiles ? Qui croiroit que dans ces tems barbares, la guerre étoit l'objet des désirs de ces Peuples malheureux, qui rachetoient par les dangers des travaux au-dessus de leurs forces ? Tel étoit cependant l'état de ce Royaume, lorsqu'enfin nos Rois réunissant l'autorité des petits tyrans à la leur, arracherent leurs sujets à la tyrannie, & les rendirent plus heureux, en se rendant plus puissans.

Il souffle quelquefois un esprit de vertige sur une nation, comme on voit dans certains parages s'élever tout-à-coup des vents qu'on n'y connoissoit pas. Alors les rangs se confondent, comme les flots dans une tempête,

Les ſyſtêmes prennent les couleurs de la vérité, comme les écueils dans l'obſcurité paroiſſent quelquefois des aziles. Tout le monde donne des projets ſur le gouvernement, comme dans un vaiſſeau qui n'a plus de pilotes tout le monde veut mettre la main au gouvernail. Quelques imprudens s'écrient, le vaiſſeau va périr; les gens ſenſés qu'on n'écoute plus n'ont garde de le dire; mais ils s'aſſurent de la chaloupe, tandis que les autres s'arrachent les débris.

L'eſprit de conquête finit ou commence le luxe; dès qu'une nation ſe civiliſe, on n'a plus à craindre d'irruptions de ſa part; lorſqu'elle eſt entiérement civiliſée, ſe

ſoûtenir eſt tout ce qu'elle peut faire.

* Le Peuple ne juge que ſur l'apparence. Ce ne ſont pas en effet les honneurs, le pouvoir, les richeſſes qui lui en impoſent, c'eſt le faſte qui les annonce ou qui les ſuit.

* Le Peuple admire la témérité d'un ſcelérat & le place ſouvent à côté du courage d'un héros. Eh ! que de peuple dans tous les rangs.

* La poſtérité aura peine à croire que Cartouche trouva des protecteurs ardens à le ſauver ; & qu'on a qualifié hautement la fuite de Mandrin, du titre de retraite honorable & ſçavante.

* Il eſt une nation ſi plaiſante, qu'elle ne parle que par ſaillies : qu'elle ſe conſole de tout avec une Epigramme : qu'elle ne ſe laiſſe conduire dans les choſes les plus importantes qu'en plaiſantant : chez laquelle enfin, un plaiſant eſt un perſonnage.

* Les Suiſſes ſont aujourd'hui, à peu près, ce qu'ils étoient du tems de Céſar, à la réſerve qu'ils ſe ſont apprivoiſés. Mais ils ont encore de leur ancienne barbarie, ce qu'il en falloit pour conſerver leurs anciennes vertus & leur liberté. L'atticiſme des Grecs & l'urbanité des Latins ont bien autrement réuſſi chez nous autres Gaulois.

* Les ſiécles d'une nation les plus féconds en grands ſcélérats, ſont ordinairement auſſi les plus féconds en grands hommes. Il ſemble qu'il y ait des tems de foibleſſe & d'épuiſement chez quelques Peuples ; tout y devient petit : le vice & la vertu.

* Dans ce qu'on appelle les ſiécles éclairés d'une nation, elle recherche, elle applaudit, elle récompenſe les gens à talens ; mais on ne lui voit pas la même ardeur pour les gens vertueux. Cependant un parfaitement honnête homme eſt un modéle pour le moins auſſi utile qu'un excellent acteur.

Le faux ſage ne cherche dans la nature que des moyens de ſe juſtifier ſes erreurs ; le vrai Philoſophe ne la contemple que pour s'éclairer de plus en plus ſur l'étendue, l'importance & la vérité de ſes devoirs. PHILOSOPHE.

LA Philoſophie n'eſt autre choſe qu'une faculté de bien voir, naturelle aux génies du premier ordre, réduite en méthode pour les eſprits médiocres ; mais toujours ignorée des ſots, qui n'en peuvent trouver les premiers élémens en eux-mêmes, ni le recevoir des autres. PHILOSOPHIE.

Voir le bien, aimer le bien,

faire le bien, n'eſt-ce pas être vraiment Philoſophe ?

PIÉTÉ. * LE Sultan Mahadi répandoit un jour ſes largeſſes dans le Temple de la Mecque : un ſeul homme ne s'étant point approché pour y avoir part, Quoi ! lui dit le Sultan étonné, ne me demandez-vous rien ? Je ſerois bien honteux lui répondit cet homme de demander dens la Maiſon de Dieu, à un autre qu'à Dieu, & autre choſe que lui-même.

PLAGIAT. LA pluralité des voix décide de tant de choſes importantes dans le monde,

qu'apparemment on eſt convenu qu'une choſe juſte & vraie peut & doit affecter de même le plus grand nombre. Cependant on crie au Plagiat, ou à la ſéchereſſe d'imagination, lorſque par hazard un Auteur dit ce qu'un autre Auteur avoit dit avant lui ; comme ſi une vérité morale ne pouvoit pas s'offrir à l'eſprit de tous deux, ſans qu'ils ſe la fuſſent dérobée ; ou comme ſi elle avoit moins de force, lorſqu'elle a plus d'appui. Il eſt bien vrai qu'il y a peut-être plus de gens qui ont donné le même précepte, qu'il n'y en a qui l'ont ſuivi. L'eſprit qui trouve en lui-même aujourd'hui l'idée qu'un autre a conçue il y a mille ans, eſt en

cela de niveau avec ſon prédéceſſeur.

PLAISANTERIE. * La Plaiſanterie douce & légere eſt un art qui réuſſit quelquefois plus facilement que les qualités les plus ſolides & les ſervices les plus eſſentiels. C'eſt que le mérite qui étale ſes droits, n'amuſe pas comme la gentilleſſe qui demande des graces. C'eſt que pour accorder des récompenſes il faut être juſte; & que pour accorder des graces il ne faut qu'être grand.

PLAISIR. Le Plaiſir eſt une ſituation

de l'ame indéfiniſſable ; car telle choſe eſt Plaiſir pour l'un, & tourment pour l'autre.

Les Plaiſirs de l'ame ne devroient point avoir beſoin de tant de variété ; car un pur eſprit ne doit pas s'ûſer à ſentir.

Nous dépendons preſque toujours des autres pour nos Paiſirs ; cependant il en eſt qui ne dépendent que de nous : ne point faire le mal eſt pour l'ame une ſituation tranquille ; faire le bien eſt une volupté.

Le Plaiſir qu'on achete n'eſt que l'ombre du plaiſir ; il eſt trop humiliant de penſer qu'on s'ennuyeroit, ſi l'on

n'avoit rien à donner à ſes fantaiſies ; & ces fantaiſies même ſont humiliantes.

Les Plaiſirs qu'on ne doit pas à l'intérêt, ſont les vrais Plaiſirs : c'eſt que le cœur ne compte point ceux qu'il donne, & que l'intérêt les calcule.

POLITESSE.

La Politeſſe eſt un menſonge que les hommes ont ſubſtitué à la cordialité, lorſqu'ils ont ſubſtitué l'apparence des vertus aux vertus mêmes.

La Politeſſe des Grands pour leurs inférieurs n'eſt preſqne jamais que de l'affabilité. L'amour propre de part &

d'autre en ſçait bien la différence.

Les Grands ont quelquefois une Politeſſe ſi mortifiante, qu'on lui préféreroit volontiers une bruſquerie.

L'homme exceſſivement poli fatigue d'autant plus, qu'il ſemble exiger davantage, & cette façon d'exiger eſt ſouvent uſuraire.

Si le titre d'ami, que l'on prend & que l'on donne ſi légérement dans le monde, n'y introduit pas l'amitié, il élague du moins la Politeſſe, & de deux fauſſes monnoies il devient la plus commode dans le commerce.

Il y a dans le monde une eſpece de tarif, qui régle les égards qu'on doit aux noms, aux titres, aux places, aux fortunes; mais il n'y a point de tarif pour apprécier les qualités perſonnelles. A rang égal, on ne fait pas une révérence de moins à la fatuité, qu'au vrai mérite. A indigence pareille, on ne fait pas une révérence de plus à la probité, qu'à la mauvaiſe foi.

POLITIQUE. * L'OR des Perſes ſervit à forger les fers de Lacédémone & de toute la Gréce. La puiſſance des Macédoniens abſorbée dans celle de Rome fut un des degrés qui préparerent

rerent la chute de cette République. La Politique des Romains étoit excellente ſi les Romains s'étoient contentés d'une des parties du monde : mais elle n'étoit ni ſuffiſante ni diſpoſée pour ſoutenir le poids de l'Empire de l'univers.

* Le plus grand des Romains, oſera-t-on le dire ? c'eſt Numa. La Politique que ce peuple déploya peu-à-peu, ne fut que le développement de l'eſprit que ce Prince avoit introduit. Romulus fonda Rome ; Numa créa les Romains. Il faut avouer qu'il ſe trouva dans des circonſtances favorables ; au milieu des tems brillans & déja corrompus de la République Romaine il n'en eut

pas été le réformateur. Un peuple qui se forme ressemble à un enfant qu'il est aisé de plier à tout ce qu'on veut ; mais il ne faut pas négliger le tems de l'enfance. Sa constitution, son caractere, enfin le reste de sa vie dépendent de son éducation ; les premiers préjugés une fois établis, ne se détruisent plus qu'avec le peuple même qui les a reçu.

* Les Anglois étoient susceptibles du même esprit de Politique que les Romains, Il ne leur a manqué qu'un Législateur comme Numa dans les premiers tems, & un pays dans une situation plus favorable ; mais des insulaires ne peuvent atteindre

au même degré de puiſſance; il faut tenir au continent pour l'envahir & le garder.

* La Politique des Hollandois ne tend qu'à réunir à leurs tréſors ceux de toutes les nations. Facteurs de l'univers, pour ainſi dire, ils veulent être ce que furent autrefois les Phéniciens; mais ils n'y parviendront pas. L'intérêt qui fait la baſe de leur gouvernement les attache trop aux Anglois, & ces mêmes richeſſes qu'ils ambitionnent ont formé des chaînes qu'ils ne peuvent rompre.

* Les Hollandois amaſſent pour un Conquérant comme un avare théſauriſe pour ſes héritiers.

PRE'CIPITATION. La Précipitation dans l'eſprit eſt toujours inconſidérée & dangereuſe, dans les mouvemens du corps elle eſt toujours ignoble & mal-adroite.

Il y auroit dans le monde moins de goûts ridicules, de ruptures indécentes, de querelles, de procès & d'inconſtances, ſi l'on mettoit moins de Précipitation dans ſon jugement & dans ſes procédés.

PRE'JUGE'S. Ce qui eſt vrai dans un tems, ceſſe quelquefois de l'être dans un autre, & n'eſt plus qu'une opinion qu'on encenſe par habitude.

Les Préjugés ſont comme

les villes de guerre, dont les Gouverneurs ſoûtenoient autrefois trois aſſauts au corps de la place, & ſe faiſoient pendre ſur la brêche. La priſe d'une ville coûtoit une armée.

Il faut être un grand homme, ou un grand fou, pour entreprendre de détruire des Préjugés. Le grand homme ne veut ruiner que les Préjugés dangereux, l'inſenſé veut les ruiner tous.

Si le premier qui attaque un Préjugé, n'a pas en ſa faveur des préventions plus accréditées que ce Préjugé même, il y ſuccombe, & ſon entrepriſe n'en devient que

plus difficile pour qui ose lui succéder.

Le projet de détruire un Préjugé est bien délicat. Si à la fermeté nécessaire, on ne joint pas la prudence la plus éclairée, en voulant abbattre l'erreur, on ébranle la vérité.

PROBITÉ. * Un fripon intelligent est souvent plus utile, dit-on, qu'un honnête homme maladroit. Cela peut être. Mais comment la Probité s'accommode-t-elle de l'usage que l'on fait d'un fripon? N'est-on pas responsable de ses friponneries à Dieu, aux hommes, à soi-même? N'est-ce pas pro-

téger le crime & lui fournir des occasions ? Enfin n'est-ce pas rendre nécessaire un instrument qu'il faudroit briser?

La Raison seule prévient les excès ; mais elle a besoin du courage pour les réprimer. RAISON.

Le nombre des victoires que notre Raison remporte sur nos foiblesses, n'est pas un sûr garant que nous en triompherons toujours. Aujourd'hui vainqueurs, demain peut-être nous serons dans les fers. Heureux qui meurt les armes à la main & sur son bouclier !

RAISONNEMENT.

La plus grande partie des hommes raiſonnent moins d'après les principes, que d'après la maniere dont ils ſont affectés dans le moment ; c'eſt pour cela qu'on voit tant de contradictions, & de ſi manifeſtes quelquefois dans le même Ouvrage.

RAPPORTS GENERAUX.

* A conſidérer avec attention les événemens de la vie, on découvre des Rapports entr'eux dont on ne s'étoit pas douté. Tous les ſuccès dépendent, pour ainſi dire, de ſçavoir préparer & ſaiſir le moment favorable. Le Général d'armée lorſqu'il veut faire quelqu'opération que ce ſoit : le courtiſan lorſ-

qu'ils

qu'il veut obtenir une grace : l'homme de lettres lorſqu'il veut acquérir de la célébrité, enfin tous ceux qui veulent débuter & réuſſir dans le monde ſous quelqu'aſpect qu'ils s'y préſentent, s'ils laiſſent échaper cet inſtant précieux, ne le font renaître qu'avec des peines infinies, & ſouvent au-deſſus du fruit qu'ils s'en promettent ; le coup d'œil eſt par-tout & toujours auſſi néceſſaire qu'à la guerre.

RECONNOISSANCE.

UN homme généreux ne ſe plaint point de l'ingratitude de ceux qu'il oblige ; il ſe borne à les plaindre.

La Reconnoiſſance ne devroit-elle pas être égale entre celui qui donne, & celui qui reçoit ? Quel bien plus grand peut-on nous faire, que de nous offrir l'occaſion de faire le bien.

Lorſqu'on eſt forcé de choiſir entre ſon bienfaiteur & ſon ami, l'auſtere vertu décide peut-être en faveur de la Reconnoiſſance ; mais le cœur vole à l'ami.

* Le Calife Almamon reçut un billet par lequel on l'avertiſſoit que ſon Vizir en mourant avoit laiſſé telle ſomme conſidérable à ſa famille. Il ſe contenta d'écrire au dos de ce billet, C'eſt peu

pour qui nous a ſervi ſi long-temps & ſi bien.

Une République ne peut être à la fois commerçante & guerriere. La Monarchie peut être l'une & l'autre. RE'PUBLIQUE.

Pour que le gouvernement vraiment républicain puiſſe ſe ſoûtenir, il faudroit que la République ne fût compoſée que de vrais Philoſophes; mais compoſée d'hommes ordinaires, ſi elle eſt militaire elle ne tardera pas à trouver un maître dans quelques-uns de ſes Généraux; ſi elle eſt commerçante, elle ne tardera pas à ſe le donner, ou à le recevoir.

* Dire aujourd'hui de quelqu'un qu'il a l'eſprit républicain, c'eſt preſque l'accuſer d'eſprit de révolte & d'indépendance, tant la forme & l'idée de ce gouvernement ſont altérées. Mais le nom de République chez les Grecs & chez les Romains ſignifioit ſeulement choſe publique, intérêt général, & cet intérêt devroit être le but de tous les gouvernemens & le vœu de tous les hommes qui vivent en ſociété.

REPUTATION.

* LA bonne Réputation eſt tôt ou tard le fruit de la bonne conduite & de la vertu. Mais la grande Réputation n'a pas toujours un grand mérite pour principe. Sou-

vent une opération brillante éclipſe des opérations profondes.

* La campagne de Courtray a immortaliſé le Maréchal de Saxe à juſte titre ; mais l'arriere-garde des cinq Etoiles devoit ajouter à ſa gloire & à celle du Maréchal de Lowendal, on n'en a pas ſeulement ouvert la bouche ; le Maréchal de Saxe la regardoit lui-même comme une de ſes plus belles opérations. « La multitude, diſoit-il, » admire les batailles gagnées, » & ſe tait ſur cette arriere-» garde qui vaut bien une ba-» taille : » on peut s'en rapporter à ſa déciſion. Tout ce qui ſe paſſa dans cette campagne depuis la premiere marche ſur la Mehaigne juſqu'au ſiége

de Namur inclusivement, est un chef-d'œuvre de l'art militaire, & l'investissement de Maëstricht le coup de maître; aussi fut-il le coup de la paix.

RESOLUTION

DANS toutes les circonstances, le plus mauvais parti qu'on puisse prendre, est celui de n'en prendre aucun.

Lorsqu'un Général prend une résolution vigoureuse, les lâches qui sont forcés de le suivre la traitent de folie, tant qu'il leur reste la force de parler; les gens braves, mais d'un esprit médiocre, attendent l'événement pour la juger; les gens éclairés & courageux la décident ce

qu'elle eſt, ſans en attendre le ſuccès.

LORSQUE les Richeſſes ont coûté le ſacrifice de l'innocence, c'eſt en vain que pour s'attirer de la conſidération, on étale tout ce qu'elles peuvent fournir de plus ſomptueux. Cette pompe inſultante eſt un témoin de plus, qui dépoſe contre l'honneur. RICHESSES.

* ON demande ce que c'eſt qu'une vraie république. C'eſt le cœur du Sage, où tous les citoyens ſont égaux. LE SAGE.

LA SAGESSE. * La connoiſſance de ſes propres défauts n'eſt que l'aurore de la Sageſſe.

SCIENCES. Les Sciences & les arts cultivés dans un Etat décelent le génie de la nation ; & l'eſprit du gouvernement.

Les connoiſſances de l'eſprit ne ſont jamais ni toutes acquiſes , ni toutes perdues dans le monde ; mais après avoir été cultivées chez une nation juſqu'à certain degré , le luxe qui vient toujours à la ſuite des Sciences & des arts , finit par enerver le peuple qu'il a ſéduit ; les Sciences diſparoiſſent avec cette nation , & vont renaîrre chez

une autre. C'eſt une ſource à laquelle un éboulement ferme le paſſage, l'eau ſe filtre, ſe fait jour à travers les terres, & va jaillir plus loin.

Un ignorant a rarement l'audace de ſe vanter de ſon ſçavoir ; mais un demi ſçavant a plus rarement encore, la modeſtie de convenir de ſon ignorance.

Tous les eſprits ne ſont pas propres à toutes ſortes d'études. Il eſt certains eſprits pour leſquels certaines connoiſſances ſont un poiſon, & ce poiſon fermenté dans une tête foible cherche à ſe communiquer, & forme des maladies épidémiques.

Une loi qui interdiroit les écrits & les diſputes ſur toutes les Sciences inutiles ou incertaines, ſeroit une loi bien ſage. Licurgue connoiſſoit parfaitement l'aigreur des partis & le danger de les mettre aux priſes, lorſqu'il ajouta à ſes loix, celle qui défendoit de les écrire, de les interpréter, & d'en faire de nouvelles.

SE'VE'RITE'. CEUX qui portent la Sévérité pour les autres juſqu'au ſcrupule, ſont preſque toujours indulgens pour eux-mêmes juſqu'à l'aveuglement.

Lorſque l'extrême pureté de nos mœurs ne juſtifie pas

la Sévérité que nous exerçons ſur les autres : cette Sévérité eſt une faute de plus, qui nous expoſe à être jugés plus à la rigueur.

* Malheureux le Siécle où il eſt également dangereux de connoître ou d'ignorer ſes devoirs : de les ſuivre ou de les trahir : d'avoir ou de n'avoir pas du zele pour le bien public, de l'amour pour le vrai, du génie pour le grand, du goût pour le beau ! Tels furent les Siécles de Néron & de Domitien. Plus malheureux peut-être le Siécle où l'athée ſeroit regardé comme un eſprit fort : le patriote comme un factieux : le cultivateur & le commerçant comme SIECLE.

des eſpéces d'animaux domeſtiques : où l'honneur diſtinct de la probité, deviendroit plus précieux qu'elle : où le luxe auroit l'audace de fouler aux pieds le mérite indigent : où l'orgueil uſurperoit le droit d'en impoſer : où la pudeur paroîtroit ridicule, la ſincérité imprudente, le bon ſens ennuyeux. Un grand homme échapé à l'un ou à l'autre Siécle doit s'attendre à la perſécution ou à l'oubli ; qu'il tourne, pour ainſi dire, ſur ſa propre grandeur, il ſera lui-même ſon tourbillon.

SINCERITE'. * LES Arabes diſent que la langue eſt un étranger auquel il faut que le cœur

ſerve toujours de guide.

* L'effort qu'il faut faire pour repouſſer la vérité qui ſe préſente naturellement, l'attention qu'il faut avoir pour appeller toujours le menſonge à ſa place, eſt déja la peine de quiconque s'eſt fait un art de manquer de ſincérité ; & ce travail continuel produit ſouvent l'effet du travail de l'araignée ; dès qu'on apperçoit le tiſſu on ſe hâte d'expulſer l'ouvriere.

LA ſimplicité ſe fait des partiſans, la Singularité ſe fait des dévots. SINGULARITE'.

* Autrefois un homme pa-

roiſſoit ſingulier lorſqu'il étoit ridicule, aujourd'hui c'eſt lorſqu'il n'eſt pas ridicule qu'il paroît ſingulier.

SOBRIETE' TIMOTHÉE; fils de Conon, diſoit que les ſoupers de Platon ne valoient pas grand' choſe le ſoir même; mais qu'on les trouvoit meilleurs le lendemain.

SOCIE'TE'. LES caracteres ſe briſent, pour ainſi dire, en tourbillonnant les uns avec les autres, s'émouſſent & s'adouciſſent: tel eſt l'avantage de la Société; mais les nouvelles découvertes, produit ordinaire

du commerce réciproque entre les hommes, éclairent ſur le mal comme ſur le bien, dévelopent le germe du vice comme celui de la vertu; tel eſt l'inconvénient de la Société.

Malgré la dépravation du ſiécle, il eſt encore des Société pures, aziles où la vertu rallie ſes ſujets diſperſés, & que le déſordre reſpecte.

Nous ſommes pour les autres ce que les autres ſont pour nous; faiſons-leur grace, ou faiſons-nous juſtice.

UN Prince qui veut régner ſur des peuples courageux, SOUVERAINS.

doit ſe placer ſur le trône entre les loix & la liberté.

Il eſt encore plus facile aux Souverains de faire aimer leur perſonne, que de faire craindre leur pouvoir.

Titus & Trajan honorerent le trône; lequel fut le plus digne de l'occuper ? Trajan aimoit la gloire ; mais Titus chériſſoit l'humanité.

La mémoire des Souverains dépend bien un peu de ceux qui leur ſuccedent. Charlemagne dut une partie de ſa gloire à Louis le Débonnaire.

Les vertus bienfaiſantes de Titus le diſpenſerent du ſoin d'effacer les exploits de Veſpaſien,

paſien, pour arriver à l'immortalité.

Lorſque Périclès fut élu Général des Athéniens, ce grand homme ſe diſoit tous les jours à lui-même, en ſe revêtiſſant des marques de ſa dignité : Prens garde à toi, Périclès, tu commandes à des hommes libres. Quelle leçon pour les Rois !

Démetrius de Phalere conſeilloit à Ptolemée d'acheter les livres qui traitent du gouvernement. Vous y trouverez, lui dit-il, ce que jamais courtiſan n'oſa dire à ſon maître.

Il eſt auſſi néceſſaire à un Prince d'être éclairé ſur les

récompenſes, que ſur les châtimens qu'il diſpenſe. Satibarzanes favori d'Artaxerxès Longue-main lui demandoit un emploi pour un homme incapable de le remplir. Artaxerxès ayant appris que cet homme avoit promis trente mille dariques à Satibarzanes, ſe fit apporter une pareille ſomme. Prens cet argent, dit-il à ſon favori ; car pour te l'avoir donné je n'en ſerai pas plus pauvre ; mais ſi je t'accordois la grace que tu ſollicites, j'en ſerois moins juſte.

Un Prince qui donne avec profuſion & ſans choix, eſt un prodigue qui ruine l'Etat. Un Prince libéral & judicieux enrichit l'Etat, le particulier,

& s'enrichit lui-même des ſeuls tréſors qu'un Souverain doive déſirer, la formation des grands hommes, l'aiſance, le bonheur, & l'amour de ſes ſujets.

Les Rois ont deux tréſors : celui qu'ils forment annuellement de leurs revenus, & celui qu'ils amaſſent en le laiſſant dans les mains de leurs ſujets.

Un Roi ſe laſſe quelquefois d'être Roi ; mais lorſqu'il devient homme, il l'eſt plus qu'un autre, dans quelqu'acception qu'on prenne ce mot.

Les jours des Souverains ſont autant de feuillets de leur hiſtoire.

* Les hommes capables de gouverner les autres ſont plus rares qu'on ne penſe. Le droit, l'ambition ou l'art de régner ne doivent pas ſe confondre ; les peuples en font bien la diſtinction dans leurs Souverains. Le Calife Moctader fut deux fois dépoſé & deux fois rétabli, faute d'avoir pû trouver dans ſa nombreuſe famille un ſujet digne du Califat.

STYLE. IL eſt des gens dont la phiſionomie prévient en leur faveur ; mais il faut que leur caractere tienne ce que leur figure a promis : il en eſt de même du Style dans un Ouvrage.

* Un hiſtorien eſt un juge ; il doit en avoir la ſévérité, la délicateſſe & les lumieres. Le Style de l'hiſtoire doit être ſimple, noble & clair. Vouloir y jetter du brillant c'eſt le traveſtir : on a mis la fable en rondeaux, l'hiſtoire en épigrammes, la tragédie en maximes, la comédie en romans ; c'eſt ne plus obſerver aucun genre.

IL y a des gens qui achetent mille choſes inutiles, qu'ils jettent à l'écart & ne revoyent plus. Ne diroit-on pas qu'ils ne veulent que parer leur inventaire ? SUPERFLU

On aime mieux conſerver

un bien ſuperflu, qu'un repos néceſſaire. On aime mieux acquérir un bien ſuperflu que la ſageſſe, qui le mépriſe.

SYSTEME. PEUT-ÊTRE que l'Auteur d'un Syſtême erroné, bizarre, mais nouveau, raiſonne ainſi avec lui-même : Sur cent perſonnes qui liront mon Ouvrage, quelques-unes l'applaudiront, & quelques autres le réfuteront ; au lieu qu'en me taiſant, je reſterois ignoré de toutes.

TALENS. PARMI les peuples policés, la prééminence d'une nation ſur l'autre à l'égard

des Talens n'eſt qu'une chimere. Cette prééminence ne peut être tout au plus que momentanée. Newton parut en Angleterre, Deſcartes avoit paru en France. La France a produit un Turenne, l'Allemagne a eu un Montecuculli. Corneille n'eſt plus, Crebillon lui ſuccede. Shakeſpear eſt mort, un autre Anglois prendra ſa place. Dans une égale révolution d'années, on trouve à-peu-près un nombre égal de gens célébres chez toutes les nations, pourvû qu'on les conſidere dans les Talens analogues au climat de chacune. On croit en voir davantage chez les Romains, c'eſt que l'on connoît moins les Chinois. Le peuple qui ſe ſoû-

tiendra le plus long-tems, en comptera le plus dans ses fastes.

Le telent de plaire est de tous les Talens le plus désiré, le plus agréable, le plus utile, le plus indéfinissable. Il employe, il caresse les vices, les vertus, les graces, les ridicules ; il fait valoir le mérite, ou y supplée. La nature le donne, l'orgueil croit le posséder, l'amour propre le cultive ; la sagesse même ne le néglige pas.

Le vrai Talent de plaire consiste à paroître oublier son rang, son mérite, ses intérêts, ses plaisirs pour s'occuper de ceux des autres.

* La facilité d'écrire n'eſt pas toujours la preuve du Talent. Euripide ſe plaignoit à un autre Poëte de n'avoir pû faire que trois vers en trois jours, celui-ci ſe vanta d'en avoir fait cent. Je le crois bien reprit Euripide, les tiens dureront le tems que les miens m'ont couté à faire, & les miens dureront toujours.

* Les Talens agréables ſont toujours de mode ; les Talens utiles ne ſont applaudis & recherchés qu'au moment même où l'on en a beſoin.

* Le tems s'écoule, dit-on communément : cette expreſ- TEMS.

ſion eſt fauſſe, la durée eſt fixe. Toute la nature tourne, pour ainſi dire, autour d'elle comme une roue autour de ſon pivot. Ce n'eſt pas l'inſtant qui nous fuit; c'eſt nous qui nous fuyons l'inſtant.

* On peut conſidérer le Tems comme un plan parfaitement uni, ſur lequel rien ne peut s'arrêter. Chaque être créé occupe un point dans le Tems; mais ce qu'on appelle la durée de la vie d'un homme ſe perd dans la durée de ſa famille; celle-ci ſe perd dans la durée de la nation; celle de la nation dans la durée du monde; & celle du monde dans l'infini qui abſorbe tous les Tems, comme la mer abſorbe tous

les fleuves qui ſe précipitent dans ſon ſein.

* Le préſent eſt comme le point mathématique, imperceptible aux yeux du corps: ceux de l'eſprit peuvent ſeuls l'appercevoir.

* Un Traducteur fidéle à la lettre n'eſt pas toujours fidéle à l'eſprit. Peut-il être vrai que de belles idées s'affoibliſſent en paſſant d'une langue dans une autre? Ne faudroit-il point que le Traducteur fut capable de créer dans la ſienne l'Ouvrage qu'il entreprend d'y traduire? Il trouveroit alors l'art d'en rendre toutes les beautés & TRADUCTION.

toutes les finesses. Mais comment se contenter du second rang, lorsque l'on peut occuper le premier ? Rousseau n'a point traduit les Odes d'Horace, il en a fait lui-même.

TRAVAIL. Travailler à éclairer son esprit, à former son cœur, à connoître les vérités utiles, à se faire des principes sûrs, à régler sa conduite, ne doit point s'appeller un Travail. C'est exister, c'est jouir de la dignité de son être, c'est le mettre à profit pour soi & pour les autres.

Celui qui ne travaille que par vanité, veut moins ap-

prendre ce qu'il ignore, que montrer ce qu'il ſçait.

La molleſſe, compagne de l'opulence, énerve, ennyvre, ou diſtrait l'eſprit de maniere à le rendre incapable de toute application. L'homme qui loge la fortune, rarement cherche la vérité. Il prend la flatterie pour elle, & s'en trouve mieux. Que lui importe de mériter l'eſtime, puiſqu'il obtient de la conſidération? Pourquoi raiſonneroit-il ſur le bonheur, dès qu'il peut acheter du plaiſir? Les ſciences ſont pour lui ce qu'eſt ſa livrée : il paye des gens qui la portent.

Il ne faut pas non plus que le mal-aiſe conduiſe la plume

d'un homme d'eſprit. On s'apperçoit que l'indigence paſſe de ſa maiſon dans ſes idées. Il n'écrit plus pour fixer ce qu'il penſe ; mais il penſe aux moyens d'écrire beaucoup. Ce n'eſt plus un Philoſophe, un Hiſtorien, un Poëte, un Orateur ; c'eſt un artiſan à la journée, qui ne fournit que ſa peine.

TYRANS. LES Tyrans ne ſont que les premiers eſclaves de la tyrannie, & ne ſont pas les moins malheureux.

Julien l'Apoſtat diſoit, qu'il n'appartient qu'aux Tyrans de donner leurs caprices pour régles, leur puiſſance pour preuves ; & leurs ſuccès pour raiſons.

La Vengeance eſt une volupté affreuſe dont l'ame s'abreuve en déchirant ſes bleſſures. VENGEANCE.

La Vengeance loin d'effacer l'injure, en fait graver le ſouvenir par le remords qui la ſuit.

Le plus ſûr moyen d'oublier une injure eſt de la pardonner, quand l'honneur le permet.

Se venger, c'eſt deſcendre juſqu'à l'offenſeur. Lui pardonner, c'eſt le laiſſer bien loin derriere ſoi.

Dans le premier mouvement, on prend quelquefois le cri de l'orgueil, pour le cri

de l'honneur dont il emprunte la voix.

Les demi-Vengeances ſont auſſi dangereuſes que les demi confidences.

VÉRITÉ. CE n'eſt pas aſſez de dire la Vérité, ſi on ne la fait aimer. Paryſatis mere de Cyrus le jeune, diſoit, qu'il ne falloit ſe ſervir avec les Princes que de paroles de ſoie, lorſqu'on avoit quelques remontrances à leur faire. Pourquoi n'en uſeroit-on pas de même dans la Société ? Tous les hommes ſont Princes à cet égard.

VERTUS. LES Vertus privées, ſo-

ciales, paiſibles ſont connues de tont le monde, diſent quelques critiques: il ne faut point les rebattre dans un Ouvrage que l'on veut rendre ſaillant ; fort bien : mais dans un Ouvrage que l'on veut rendre utile, ce ſont ces Vertus ſans éclat, qu'il faut tenter de remettre à la mode. L'orgueil & l'intérêt y mettent aſſez, celles qui menent à la gloire & à la fortune.

La confiance qu'inſpirent les Vertus de tempérament vaut-elle l'admiration qu'obtiennent les Vertus acquiſes ? Celles-ci ſont plus glorieuſes, les autres ſont plus commodes.

Métrodore Philoſophe Epi-

curien, diſoit que la nature logeoit le plaiſir au même endroit d'où elle venoit de chaſſer la douleur. On peut en dire autant de la Vertu.

Les Vertus qui ne conduiſent ni aux honneurs, ni à la fortune, ni à la célébrité, ſont ordinairement les plus négligées, & ne ſont pas cependant les moins eſſentielles, ni les moins ſatisfaiſantes.

Les gens qui veulent jetter du ridicule ſur la Vertu, ſont, ſi l'on oſe ſe ſervir de cette expreſſion, comme les chiens qni abboyent à la lune.

* La Vertu eſt un champ dont tout le monde reclame

la recolte, mais que peu de gens cultivent.

* Les gens Vertueux ne perdent qu'à regret la bonne opinion qu'ils conçoivent de quelqu'un ſur des apparences favorables. Loin de s'ennyvrer de l'orgueil d'être meilleurs que les autres hommes, ils s'affligent au contraire lorſqu'ils voyent d'autres hommes dégrader, pour ainſi dire, l'humanité par leurs vices.

* Comment avez-vous pû parvenir à un ſi haut degré de ſageſſe & de Vertu, vous qui n'êtiez qu'un eſclave ? diſoit un un jour l'un des principaux d'entre les Juifs, à Locman, Abiſſin de nation,

ſurnommé le ſage ; en diſant toujours la vérité, répondit-il ; en gardant inviolablement ma parole ; en ne me mêlant jamais des affaires des autres.

VIE. LA Vie eſt un fonds dont les hommes ne ſont, pour ainſi dire, que les banquiers. C'eſt un dépôt qu'ils doivent rendre, ſans ſçavoir l'inſtant où il leur ſera demandé. Alors il ne leur reſte que le profit qu'ils ont pû faire par une ſage économie ; mais les grandes fortunes en ce genre ne ſont pas communes.

* Les anciens Philoſophes regardoient la Vie comme une table à laquelle chacun

vient s'aſſeoir ſucceſſivement, ſans pouvoir ni choiſir ni garder ſa place.

* Il faut ſortir de la Vie, diſoit Ariſtote, comme il faut ſortir d'un feſtin ; ſans avoir ſoif & ſans avoir trop bû.

* Voir & ſentir c'eſt être, & réfléchir c'eſt vivre, dit un pere à ſes enfans, dans une Piéce de Shakeſpaar. Belle leçon pour les hommes qui ne ſçavent pas toujours bien voir ni bien ſentir, & qui ne réfléchiſſent preſque jamais.

* De ce que j'ai fait pour contenter mes paſſions, tout s'eſt évanoui ; il ne me reſte du paſſé que la nourriture que

j'ai donnée à mon eſprit, dit Callimaque dans une de ſes Epigrammes.

* Il n'eſt perſonne dit Epicure qui ne ſorte de la Vie, comme s'il y venoit d'entrer; rien n'eſt ſi malheureux que de commencer toujours à vivre.

APOLOGIE
DU GENRE
HUMAIN.

M DCC LVI.

APOLOGIE

APOLOGIE
DU GENRE
HUMAIN.

AVOIR mauvaiſe opinion de tous les hommes en général, c'eſt en juger auſſi mal, que d'avoir bonne opinion de chacun en particulier. Ce ſentiment de mépris pour le genre humain eſt un outrage au Créateur, & une injuſtice à ſa créature la plus favoriſée. N'eſt-il pas plus doux & plus ſage au

contraire, de présumer que les hommes naissent en général avec l'idée, le goût & le besoin de la vertu ? Leur intérêt même les y ramene sans cesse. Rien d'impur n'a dû sortir des mains de l'Ouvrier qui les a faits, & lorsque quelques-uns résistent au penchant vers le bien, qu'il imprime dans leur ame, des affections, des erreurs, des circonstances accidentelles sont la source de leur égarement. Pourquoi la supposer dans le sein de la nature ? Si les hommes y avoient puisé l'attrait qui les conduit au mal, ils n'auroient point eu de Législateurs : les Législateurs n'auroient point fait de loix : aucune nation n'en auroit reçue ; enfin on eût ignoré

jusqu'au nom de la justice, pour n'employer que les avantages de la force. Or la soumission que chaque pays a pour ses loix, & le respect qu'il conserve pour leur Auteur, est la preuve du vœu universel pour le bon ordre.

Mais allons plus loin : les Sages qui dispenserent ces loix obtinrent l'immortalité, & la méritoient sans doute. Ils avoient fait beaucoup pour les autres, & sembloient n'avoir rien fait pour eux ; cependant ces loix, titres de leur haute réputation, étoient-elles entiérement leur ouvrage ? ou ne firent-ils que concilier, mettre en ordre, & présenter ensuite sous une forme persuasive les opinions qui leur parurent les plus géné-

rales ? Car ſi ces opinions n'euſſent été que particulieres au Légiſlateur, il n'eût jamais perſuadé au général de les recevoir comme loix, & le général ne s'y fût point ſoumis. Le Légiſlateur ne fit donc que combiner ce qu'il entendoit dire tous les jours à ſes concitoyens, & le réduire à des points fondamentaux, conformes au culte divin, à la ſûreté publique & à la nature du ſol.

Il ſeroit difficile aujourd'hui de démêler quel fut le premier Légiſlateur, pluſieurs nations le revendiquent; il y a apparence que cet honneur n'eſt dû à aucune : que les premiers peuples eurent chacun un ou pluſieurs Sages, qui furent conſtitués pour ré-

gler & concilier les intérêts de la Société.

Si nous avions les loix qu'établirent ces premiers chefs, nous verrions qu'elles étoient en très-petit nombre, de même que nous y verrions la base de celles qu'ont donné les Législateurs qui leur ont succédé. Chacun d'eux à la vérité y a joint des choses nouvelles ; mais à mesure que les connoissances se sont multipliées, l'intérêt a crû en même raison que les besoins, & les vices en même raison que l'intérêt ; mais pour cela il ne faut pas regarder les vices comme prépondérans en nombre ; car s'ils l'eussent été, les hommes n'auroient pas consenti à ce qu'ils fussent punis ; mais ils étoient pré-

pondérans dans leurs effets; parce qu'une petite quantité de gens vicieux fait plus de mal, qu'une pareille quantité de gens vertueux ne peut faire de bien. On jugea donc qu'il falloit interrompre le cours des vices nouveaux qui s'étoient introduits. Pour arrêter leurs progrès pernicieux l'on fit des loix, & l'on consentit à perdre dans les châtimens une petite partie de la Société, pour garantir la plus grande des maux dont la petite la menaçoit, de même que l'on consent à perdre un de ses membres pour sauver sa vie; mais les nouveaux Législateurs partirent toujours de l'unanimité des sentimens pour les loix nouvelles, comme leurs prédécesseurs en

étoient partis pour les anciennes.

Lycurgue voyagea dans plusieurs contrées, avant de former le corps de loix qu'il donna à Sparte. Il prit chez tous les peuples, celles qui lui parurent convenir le mieux au caractere Lacédémonien. Il assembla à son retour les principaux citoyens, qui étoient comme l'ame de la nation ; il les consulta sur les établissemens qu'il vouloit proposer, & ce ne fut qu'après avoir obtenu leur aveu qu'il alla consulter l'Oracle, ou plutôt en exiger la réponse, qui devoit en imposer, comme elle fit, à la multitude toujours ignorante, & par conséquent toujours superstitieuse. Ces loix n'étoient

donc pas ſon ouvrage, puiſqu'il les recueillit dans ſes voyages : le choix & la rédaction ſeulement lui en appartenoient.

Avant Lycurgue, dira-t-on, Sparte avoit des loix qui devoient être ſages, & cependant elles furent réformées : ſans doute. Mais ces loix dictées, ſi l'on veut, par Lelex ou par les Héraclides, lorſqu'ils eurent détrôné la race de Pélops : ces loix, dis-je, ſages alors, avoient ceſſé de l'être, ou s'étoient affoiblies par les révolutions de l'Etat ; car les révolutions des Etats uſent les loix comme la lime uſe le fer, & une loi uſée ne reprend plus de vigueur. D'ailleurs la timide nonchalance des Rois de Sparte &

l'audace

l'audace du peuple qui en eſt la ſuite, rendoient indiſpenſable un changement dans le gouvernement, & les loix anciennes ne pouvoient plus convenir à la nouvelle forme du gouvernement qu'il falloit introduire. Il falloit donc choiſir celles qui y étoient analogues.

Ces loix de Lycurgue entrerent dans la ſuite pour quelque choſe dans la compoſition de celles des Romains : celles des Romains ſont entrées pour beaucoup dans la compoſition des nôtres, & ainſi des autres peuples relativement au ſol de leur habitation ; mais on voit par-tout que les premieres loix ſortent des premieres conventions des hommes, que ces con-

ventions dûrent être générales, ſans quoi elles ne ſe ſeroient pas établies. Or les loix étant l'ordre de ne point faire le mal, & faites pour punir quiconque ſe dérobe à ce commandement ; les loix étant d'ailleurs de convention générale, il s'enſuit que les hommes pris en général n'aiment pas le mal, & ne font pas le mal. Mais ce n'eſt pas aſſez dire, car la vertu conſiſte non ſeulement à ne point faire le mal ; mais auſſi à faire le bien, & je veux prouver que les hommes en général ſont vertueux.

J'en trouve encore la preuve dans les loix ; elles ordonnent des peines contre les criminels & contre les réfractaires à ce qu'elles preſcrivent,

elles n'ordonnent aucune récompense pour ceux qui s'y conforment. La punition du vice indique la supériorité de la vertu ; car si d'un Etat il falloit en retrancher les trois quarts, pour punir les crimes qui s'y commettent, ces trois quarts s'y opposeroient, seroient les plus forts, & les crimes deviendroient impunis. Je suppose même que le quart restant fût à forces égales, ou, si l'on veut, supérieur : au moins ce quart y penseroit plus d'une fois, pour son propre intérêt, avant d'affoiblir l'Etat à ce point ; ainsi le crime seroit toujours impuni, & les loix tomberoient d'elles-mêmes. On peut donc conclure que par-tout où il y a des loix observées, qui pu-

niſſent & ne récompenſent pas, le vice y eſt plus foible que la vertu; car récompenſer une vertu, c'eſt annoncer qu'on a peu de ſujets qui la poſſedent. Les Athéniens exilerent Ariſtide dans les premiers tems de la République, & dans les derniers ils récompenſerent Alcibiade.

En France on récompenſe les talens agréables, on récompenſe peu les talens utiles & jamais la valeur, elle eſt toujours ſuppoſée. Encore un coup la récompenſe eſt une preuve de la diſette de ſon objet; donc le vice puni par les loix, & la vertu ſans autre prix que l'eſtime, prouvent que les hommes en général ſont vertueux.

Mais ſortons des loix écri-

tes, qui n'étendent pas leur pouvoir ſur tous les vices ; entrons dans les uſages qui y ſuppléent pour la Société particuliere, & qui lui en tiennent lieu : j'y vois des châtimens qui, pour n'être pas corporels, n'en ſont pas moins terribles. Le mépris, & l'abandon général qui le ſuit, ſont les vengeurs de la vertu négligée ou trahie dans la Société, & ce mépris ſe meſure avec la plus grande équité ſur le dégré des fautes commiſes.

Si donc les uſages de la Société puniſſent les vices échappés aux loix, qui n'ont pu deſcendre juſques dans de certains détails, ou qui n'ont pas dû ôter aux hommes le libre arbitre qu'ils tiennent de l'Etre ſuprême, il s'enſuit donc

qu'après un mûr examen des loix & des uſages, les hommes ſont vertueux en général, & que le vice eſt particulier ; par conſéquent qu'avoir mauvaiſe opinion du Genre humain conſidéré généralement, c'eſt en juger mal.

Si l'on me dit qu'on a vu des peuples entiers, tels que les Sybarites, adonnés à toutes ſortes de vices, je repondrai que cette objection eſt de nulle valeur contre mon opinion. Un peuple quel qu'il ſoit, n'eſt à l'humanité conſidérée dans le total, que ce qu'un homme eſt à une Société particuliere ; car que cet homme fût vertueux ou vicieux, on n'en pourroit rien conclure à l'avantage ni au

déſavantage du reſte de cette Société : de même un peuple entier abandonné au crime ne peut rien faire conclure contre le genre humain. Je ſçai tout ce que la miſanthropie, & même l'expérience, peuvent m'oppoſer ; mais on peut récuſer le miſanthrope comme un Juge prévenu ; & l'homme expérimenté comme un Juge ſouvent mal inſtruit, & peut-être auſſi ſuſceptible que le premier de préventions défavorables.

Quoi, l'expérience récuſée a titre de Juge mal inſtruit, lorſqu'il s'agit de la connoiſſance des hommes ! Ceci a bien l'air d'un paradoxe, & ne l'eſt cependant pas autant qu'on le penſe.

L'expérience nous apprend,

je l'avoue, à connoître les hommes en particulier ; par elle on ſçait que deux amans qui ſe jurent une fidélité éternelle, & à toute épreuve, n'en penſent rien pour l'ordinaire ; que dans l'inſtant même où ils ſe lient mutuellement par les ſermens les plus forts, ſouvent l'un ou l'autre, & quelquefois tous deux, ſongent à l'occaſion & aux moyens de ſe parjurer avec décence. L'expérience nous apprend bien que les plus vives proteſtations d'amitié, & les offres de ſervices les plus preſſantes, doivent être miſes au rang des politeſſes d'uſage, & n'ont pas en effet plus de valeur : que ces tendres amis, non ſeulement ne vous aideroient ni de leur crédit, ni

même de leur fortune, ſi vous en aviez beſoin ; mais qu'ils vont au contraire vous décrier chez le Miniſtre, ſi vous êtes en concurrence avec eux ; qu'ils vont avertir charitablement du dérangement de vos affaires un homme riche & obligeant (car il en eſt encore) prêt à vous donner ſa fille en mariage, ou à vous ſortir de l'embarras où vous êtes ; qu'ils s'informent avec ſoin de toutes les avantures, pour ſaiſir avec avidité le moindre jour qu'ils trouvent à vous y compromettre ; que par une adreſſe perfide, qui s'introduit ſous le titre d'eſprit amuſant & léger, adreſſe qui conſiſte à retrancher, ou à augmenter quelques circonſtances dans une hiſtoire, quelquefois à l'inventer toute entiere,

& toujours à la rendre plaiſamment, ils cherchent à vous ſupplanter, ſoit dans le cœur d'une femme eſtimable que vous aimez, mais qui ne vous connoît pas encore aſſez, ou plutôt qui vous aime trop pour être ſans inquiétude : ſoit dans l'eſprit d'un homme prêt à devenir votre ami, qu'ils mettent en garde contre vous : ſoit dans l'eſprit d'un parent dont vous devez hériter : ſoit dans l'eſprit d'un protecteur, du Prince même; & tout cela le plus ſouvent ſans autre intérêt que celui de s'amuſer, d'amuſer les autres, & de ſe faire une réputation dans le monde, telle qu'elle puiſſe être.

L'expérience nous apprend bien qu'un dépôt, qu'un ſe-

cret, chose qui doit être aussi sacrée, sont rarement en sûreté, si celui auquel ils sont confiés, peut s'approprier l'un & tirer parti de l'autre.

L'expérience apprend bien que noircir la réputation d'une femme, même sans qu'elle y ait donné lieu : promettre sans avoir intention de tenir ce qu'on promet : se vanter d'un mérite qu'on n'a point : s'approprier les actions d'autrui, pour en retirer l'honneur & le fruit, sont des choses que l'on voit communément dans la Société. Enfin (car je ne finirois pas si je voulois détailler tout ce que l'expérience nous découvre) elle nous apprend que la bonne foi a été remplacée par la perfidie, sous le titre de

légéreté ou de pénétration; la bonté de cœur par la méchanceté, ſous le titre de plaiſanterie; la ſolidité d'eſprit & de caractere, par la frivolité; & la modeſtie par un orgueil quelquefois riſible; ſouvent inſoutenable, & toujours déplacé. Elle nous apprend que les noms de ces antiques vertus ne ſont plus que des mots qui ne ſignifient rien en faveur de ceux qui les employent; mais que ces noms ſervent encore de maſque à quelques gens qui n'oſent paroître à viſage découvert. Je ſçai, dis-je, que l'expérience nous montre le plus grand nombre des hommes avec leſquels nous vivons, ſous cet aſpect ſi peu favorable. Mais qu'eſt-ce que cela conclut con-

tre le genre humain en général ? Rien du tout.

Que ſont à la Société générale mille Sociétés particulieres ? Ce qu'eſt dans une miniature le point le plus imperceptible que puiſſe former le pinceau. Or jugera-t-on le talent du Peintre ſur ce point ſeulement, & l'accuſera-t-on d'ignorance, parce que ce point ne ſera pas exact ? Non ſans doute ; car cette inexactitude fait peut-être une beauté dans l'enſemble : & de même que dans les ouvrages des artiſtes il eſt des fautes néceſſaires, il eſt dans le Genre humain des vices pernicieux à la vérité, pour l'endroit même où ils ſont placés ; mais néceſſaires au total.

D'ailleurs ces Sociétés par-

ticulieres ne ſont pas uniquement compoſées d'hommes vicieux, n'y eût-il que ceux qui en ſont la dupe. D'où l'on voit que l'expérience, qui connoît ſeulement les hommes en particulier, eſt inſuffiſante, lorſqu'il s'agit des hommes en général; car un ſeul homme ne peut les connoître tous par l'expérience, ni même la plus grande partie. Cela eſt vrai, me dira-t-on; mais pluſieurs hommes vivans dans des Sociétés différentes, parlent de ces Sociétés chacune ſéparément, à-peu-près dans les mêmes termes, les peignent à-peu-près des mêmes couleurs, d'où l'on conclut que tous les hommes ſont par-tout ailleurs tels que l'expérience nous les

montre où nous ſommes. Cette nouvelle objection eſt aiſée à détruire ; car c'eſt juger d'une choſe que l'on ne connoît pas, d'après des gens qu'on ne connoît pas mieux. Examinons quels ſont ceux dont le ſentiment nous autoriſe à porter ce jugement.

Nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance de tous les hommes éloignés de nous, que par les Auteurs de chaque nation. Les Auteurs qui peuvent nous faire connoître les peuples, dont ſans eux nous ne ſçaurions guéres que le nom, ſont de trois eſpeces : les Hiſtoriens, les Moraliſtes & les Poëtes. Les Hiſtoriens paroiſſent d'abord mériter plus de confiance ; on ſuppoſe qu'un homme qui a voulu

écrire ce qui s'eſt paſſé, à pris les plus grandes précautions pour être bien informé de la vérité des faits avant de les rapporter; mais ce n'eſt qu'une ſuppoſition dont on découvre aiſément la fauſſeté, pour peu qu'on veuille approfondir l'Hiſtoire. En comparant pluſieurs Hiſtoriens ſur le même événement, on les voit ſe copier ſervilement, ou ſi diſſemblables entre eux, qu'on eſt fort embarraſſé lequel croire, & l'on doute. Or ſi des Hiſtoriens ſont infidéles au point de faire douter des faits qui ſe ſont paſſés, pour ainſi dire, ſous leurs yeux, comment ſe réſoudre à les croire ſur la maniere dont ils ont vu leurs concitoyens, d'autant plus que cette

cette maniere de voir pourroit bien être purement arbitraire, & dépendante de la conformation des organes de celui qui regarde ?

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'incertitude de l'histoire, & sur le peu de foi qu'on doit ajouter aux Historiens : on peut voir là-dessus les mensonges imprimés dont le célébre Auteur regarde l'histoire comme une fable, & le prouve si bien par le peu qu'il nous en a donné.

Les Moralistes semblent au moins devoir remplacer les Historiens dans notre esprit, & mériter qu'on les en croye. Ils font l'histoire des caracteres, comme les Historiens celle des faits, c'est-à-dire, qu'ils rapportent les causes

des effets que les autres racontent, & qu'ils jugent ſur les principes, ſur les régles dont tous les hommes ſont généralement convenus. Cet emploi eſt beau, & fort ſupérieur à celui d'Hiſtoriens; mais je ne ſçai s'il eſt mieux rempli.

Eclairer ſur le vice pour en donner de l'horreur, montrer la vertu pour la faire aimer ; tel doit être l'objet des Moraliſtes. Nous donnent-ils une idée bien juſte de l'un & de l'autre ? C'eſt ce qu'il faut conſidérer.

Chacun ſe peint dans ſes Ouvrages ; cette régle n'eſt pas ſans exception ; cependant elle eſt aſſez générale. N'eſt-il pas à craindre que l'hiſtorien du cœur

ne faſſe ſon portrait dans celui de l'homme vicieux, comme l'hiſtorien des faits donne ſouvent le ſien dans celui de ſes héros ? Il eſt preſque certain que le Moraliſte trouve en lui-même une grande partie des défauts qu'il reprend ; on cherche toujours à voir dans les autres les défauts que l'on trouve en ſoi-même ; c'eſt une excuſe dont l'orgueil ſe nourrit volontiers. Cela ſeul peut faire douter de la généralité de ces défauts. Cependant il ſeroit cruel & même injuſte, de taxer les Moraliſtes de tous les vices qu'ils reprennent ; mais quels ſont les modeles qu'ils choiſiſſent pour peindre les vices qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes ? Des hommes, pour la

plûpart, que la Société a rejetté comme incapables de faire corps avec elle ; ou qu'elle ne garde dans son sein que relativement aux avantages qu'elle peut en tirer ; avantages utiles ou agréables, & toujours accidentels à ce membre indigne d'être compté au rang des hommes. Mais ces modeles hideux sont-ils en grand nombre ? Non assurément ; car ils ne sont bons qu'à fuir, & l'on voit dans la Société bien plus de gens que l'on recherche, que de ceux que l'on évite. Or de ce que vingt, trente, quarante, cent particuliers dans un Etat sont infectés d'un vice, de ce que cinquante sont infectés de tel autre vice, peut-on présumer que les hommes de cet

Etat ſoient vicieux pour la plus grande partie ?

Par exemple qui jugeroit du ſiécle de Louis XIV, ce ſiécle mis tant de fois à côté de celui d'Auguſte, ſans rien perdre à la comparaiſon, ce ſiécle des grands hommes, auquel on donneroit aujourd'hui tant de larmes, s'il n'étoit pas remplacé par celui de LOUIS XV; qui jugeroit, dis-je, de ce ſiécle par l'idée que l'illuſtre Auteur des penſées morales nous donne des hommes de ſon tems, n'en jugeroit pas auſſi avantageuſement qu'il le mérite. Cet Auteur d'ailleurs très-éclairé, eut trop mauvaiſe opinion du genre humain. Ce qui le trompa, c'eſt qu'il jugea le total d'après un certain nom-

bre de courtiſans qu'il avoit ſans ceſſe ſous les yeux ; mais la Cour de Louis XIV , quelque nombreuſe , quelque brillante qu'elle fût , ne raſſembloit pas , à beaucoup près , toutes les vertus que le génie de ce grand Roi faiſoit éclore chaque jour. Je croirois même que ce pays , dont le ſol eſt toujours ingrat pour les vertus , étoit l'endroit où elles multiplioient le moins , malgré l'attention du Monarque à donner le précepte & l'exemple.

L'hypocriſie qui rarement ſe ſépare du courtiſan , ferme preſque toujours ſon cœur aux vertus pures , aux vertus d'intention. Or l'Auteur des Penſées morales a jugé les hommes en général ſur les

gens de la Cour. Il les a donc jugé ſans en avoir une connoiſſance exacte, puiſqu'il n'en connoiſſoit qu'un petit nombre en comparaiſon du total, & que ce petit nombre eſt ordinairement ce qu'il y a de plus corrompu.

Ce que je viens de dire ſur l'Auteur des Penſées morales peut s'étendre ſur celui des caracteres, & par conſéquent ſur tous les Moraliſtes, qu'on peut regarder comme auſſi ſujets à ſe tromper ou à ſe prévenir que les Hiſtoriens, & qu'on peut ſuſpecter pour le moins autant de partialité.

Les Poëtes qui ſemblent connoître le mieux les hommes, ſont de deux eſpeces, les Satyriques & les Dramatiques ; mais ces Poëtes an-

ciens & modernes, ſans être moins ſuſpects que les Hiſtoriens & les Moraliſtes, ne nous apprennent rien de plus contre le genre humain. Saiſir finement les vices, les défauts, les ridicules qui ſe ſont introduits parmi les nations policées; les leur peindre avec art pour leur inſtruction & leur amuſement, ce n'eſt pas convaincre les hommes en général d'une égale corruption; & le portrait de quelques-uns ne ſçauroit être pour la poſtérité la définition exacte de tous. Auroit-on une idée bien juſte du François, ſi d'après le pinceau de Moliere, on ſe perſuadoit que le caractere dominant de ce peuple eſt l'avarice & la miſanthropie? Il en eſt de même dans tout

l'univers

l'univers & dans tous les tems.

Quelques particuliers séduits par un intérêt aveugle, n'ont que trop souvent trahi la vertu, bravé les remords, éludé les loix, troublé le bon ordre ; mais le plus grand nombre des hommes a sans doute des passions douces & des mœurs pures, puisqu'il conserve de l'horreur pour les méchans, & des loix qui les punissent.

L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.
Horat. Epist. VI. Lib. I.

M DCC LVI.

L'ESPRIT
PHILOSOPHIQUE.

SI pour définir en quoi consiste l'esprit philosophique, on en cherchoit des notions parmi ces hommes indolens, orgueilleux, ou chagrins, qui se décorent du titre de philosophes, peut-être apprendroit-on plutôt ce que cet esprit n'est pas, que ce qu'il est. Mais des moyens plus sûrs nous restent pour découvrir quelles sont ses facultés & quels sont ses

effets. Le développer, l'exercer, le conſerver, ſera bientôt notre occupation aſſidue, quand nous en aurons ſenti les avantages.

Dans l'enfance du monde, & peut-être même ſous les ſiécles les plus brillans du paganiſme, l'eſprit philoſophique ſortant, pour ainſi dire, de ſon berceau, ou heurté ſans ceſſe par une foule d'erreurs généralement adoptées, ne devoit ſans doute marcher qu'à pas lents dans les ſentiers étroits de la vérité. Préjugés, apparences, autorités, contradictions, tout lui devoit être ſuſpect. Il ne pouvoit alors acquérir aucune eſpece de certitude, ſans déchirer le bandeau de l'ignorance & celui des préven-

tions. Le ſeul moyen de parvenir à connoître, étoit de commencer par douter. Le fruit de l'examen & de la diſcuſſion n'étoit encore que le droit de conſidérer tout & de ne rien admirer ; c'eſt à ce point où il s'arrêta, que Pithagore ſembloit réduire ſes facultés & ſes progrès. L'eſprit philoſophique ne fut long-tems aux yeux des Philoſophes, qu'un eſprit de doute, d'analiſe & d'examen. C'eſt ainſi que Deſcartes & Malbranche l'ont conçu en le mettant en uſage ; c'eſt ainſi peut-être que de nos jours quelques hommes éclairés le définiſſent encore ; mais ſe contenter de l'enviſager ſous cet aſpect, n'eſt-ce pas lui donner des bornes trop

étroites ? La raiſon perfectionée n'a plus beſoin de rétrograder vers ſes premieres découvertes ; elle ne doit qu'avancer dans ſa carriere, à la faveur des lumieres déja acquiſes. Nous connoiſſons aſſez le bien & le mal, moral & phyſique : ce n'eſt plus à pénétrer leur nature que l'eſprit philoſophique doit s'appliquer ; c'eſt à rectifier leurs effets. Deſcartes bâtiſſant ſon ſyſtême de l'univers, crut avec raiſon ne devoir employer aucun des matériaux que lui fourniſſoient Démocrite, Epicure, Lucréce, &c. ſans les avoir choiſis & retaillés avant de les placer. Newton oſa planer à côté du Philoſophe moderne pour l'examiner de plus près,

& s'éleva au-deſſus de lui pour foudroyer les tourbillons. Lorſqu'il s'agit d'approfondir une ſcience particuliere, l'eſprit philoſophique doute, calcule, raiſonne, compare, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit aſſuré des principes; mais en général quel eſt ſon but? De découvrir ou d'affermir la vérité. Pourquoi cherche-t-il la vérité? Pour la rendre utile. Le doute & l'examen ne ſont, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, que les inſtrumens dont il ſe ſert pour décompoſer ce qu'il veut connoître, & ne conſtituent pas ſon eſſence; ſans quoi cet eſprit ne feroit que d'abſurdes Pyrrhoniens, ou de chancelans Sceptiques. Le degré auquel l'eſprit philoſophique eſt arrivé ne le

captive plus à la ſeule ſpéculation ; il a réfléchi , il eſt tems qu'il agiſſe ; le bonheur du genre humain , la correction des mœurs doivent être déſormais ſon principal objet ; c'eſt-là ſon caractere primitif , ſa miſſion directe & le point central de tous ſes travaux.

La premiere opération de l'eſprit philoſophique eſt de conſidérer ce que c'eſt que le bonheur , qnel voile nous le cache , & comment il faut le ſaiſir & le fixer. Il ne l'apperçoit excluſivement , ni dans la volupté , ni dans la grandeur , ni dans la célébrité , ni dans les richeſſes ; il en conclut que cet état de joie , de tranquillité ſoutenue , que nous cherchons

vainement hors de nous-mêmes, n'eſt que dans la ſatisfaction intérieure qui réſulte d'une vie pure & active, dont on a conſacré tous les inſtans à la gloire du Créateur, & au bien de la ſociété.

De l'étude du bonheur, l'eſprit philoſophique paſſe à celle du devoir, déja preſque certain qu'un nœud indiſſoluble les aſſemble. Alors, plus il examine, plus il analiſe, & mieux il réuſſit à ſe convaincre que le bonheur auquel nous pouvons prétendre ici-bas, & celui que nous eſpérons au-delà du tombeau, ſeront le prix de notre exactitude à remplir les obligations que nous avons contractées en naiſſant.

Ainſi l'eſprit philoſophique conſiſte dans la connoiſſance du bonheur, & dans l'amour du devoir ; c'eſt lui qui nous éclaire ſur leur eſpece d'identité ; c'eſt avec ſon ſecours que nous allons de la ſpéculation à la pratique. Rayon de lumiere émané de l'Être ſuprême, cet eſprit, ſans doute, fut donné à l'homme pour écarter les nuages que forment les paſſions & les erreurs ; mais ſi le goût de l'indépendance, la curioſité, la préſomption oſent le porter ſur d'autres objets, fidelle à ſa deſtination, ce flambeau s'éteint, l'homme s'égare & s'éloigne du chemin de la félicité, à meſure qu'il s'éloigne de celui de la vertu.

Le déſir d'être heureux, eſt un ſentiment commun à tous les hommes ; c'eſt en eux le premier qui s'annonce & le dernier qui s'anéantit. Il anime toutes leurs actions ; mais ce déſir aveugle, s'abuſe ſans ceſſe ſur le choix des moyens de le conduire à ſon but, tant que l'eſprit philoſophique ne le dirige pas. Cet eſprit ſe repliant d'abord ſur lui-même, ſent ſa propre origine, la reſpecte, & n'entreprend jamais de l'approfondir. Juſte appréciateur de ſes droits, il ne les étend que ſur le cœur qu'il ſoumet & qu'il guide. Cet eſprit ſe pardonne d'ignorer la nature du mouvement, les propriétés de la matiere, les bornes de

l'eſpace ; il cherche le bonheur & l'apperçoit à côté de la ſageſſe ; il y marche d'un pas ferme, & diſſipe en paſſant la foule importune des illuſions, que l'orgueil, ou la volupté lui oppoſe.

Livrés aux premieres impreſſions que reçoivent nos ſens, nous ne conſidérons d'abord que deux modifications de notre être, la douleur & le plaiſir ; un inſtinct ſecret nous porte à fuir l'une, & à tendre vers l'autre : nous ignorons encore que ce qu'on appelle le plaiſir n'eſt qu'une image fugitive du bonheur. L'art de l'aiguiſer & de le reproduire nous promet en vain d'en former une chaîne continue, la ſatiété l'inter-

rompt toujours, & nous indique chaque fois, que le bonheur eſt un état de l'ame, qui ne peut être l'ouvrage des ſens. L'eſprit philoſophique ſeul nous ramene à cette vérité : il raiſonne & ne prend pas le change ; il ſe permet de jouir des bienfaits de la nature, comme il ſe défend d'en abuſer : il n'adopte ni la ſévérité de Zénon, ni la licence d'Epicure : ſes efforts ſe réduiſent à ſe prêter, pour ainſi dire, ſans perdre l'équilibre, aux atteintes de la douleur, ou aux attraits du plaiſir.

L'ambition ſi puiſſante ſur le cœur humain, ſi ingénieuſe à décorer de l'apparence des vertus même qu'elle trahit,

ſes inépuiſables prétentions, ſes ténébreuſes intrigues, ſes coupables ſuccès, l'ambition dis-je, n'a point de priſe ſur l'eſprit philoſophique. Content de commander ou d'obéir, ſelon qu'il plaît à la Providence, il n'attache le bonheur, ni à l'éclat du pouvoir, ni au repos de l'obſcurité. C'eſt dans le ſoin continuel, je ne dis pas d'obtenir, mais de mériter l'eſtime générale qu'il le ſuppoſe & qu'il le trouve.

Placé ſur le trône, l'eſprit philoſophique fait des Rois & non des conquérans. Touché d'une gloire plus ſolide & plus pure, ami de l'humanité, de la juſtice & de la paix, il dicta le célébre regret

gret de Titus : il préside aux établissemens de Stanislas : il désarme Louis XV.

Loin de cet esprit simple mais lumineux, l'audace qui ravage l'univers, & la témérité, plus odieuse encore, qui entreprend de le corrompre. Que les noms de Diagoras, de Ménippe, & de leurs pareils n'inspirent que de l'horreur, ou du moins soient couverts d'un éternel oubli. L'esprit philosophique désavoue de semblables Philosophes ; la soumission est le résultat de ses lumieres : la vertu son objet : le bonheur sa récompense.

Mais si l'esprit philosophique déteste toute célébrité acquise par des voyes

honteuſes, il ne rejette pas celle que lui aſſurent les avantages qu'il procure à la Société. Il embraſſe avidement toutes les ſciences qui peuvent rendre les hommes meilleurs & par conſéquent plus heureux, tous les arts qui les peuvent unir ou raprocher. Il étudie le cours des aſtres pour s'ouvrir des routes certaines à travers les mers : il franchit les mers pour communiquer à tous les peuples du monde, les vérités ſaintes & les vérités morales : il établit entre toutes les nations un commerce innocent & réciproque, pour les aſſocier aux tréſors particuliers à chacune : il fait les loix, les maintient, les mé-

dite, les obſerve, pour conſerver le bon ordre : il géométriſe pour aſſervir le génie à l'empire de la raiſon : il s'applique à l'éloquence pour aiguiſer des armes contre les vices & les erreurs.

Les prérogatives attachées aux richeſſes, les montrent peut-être à nos yeux, ou trop dignes d'envie, ou trop dignes de mépris. L'ame pure & timide les regarde comme l'écueil de la vertu : l'ame vile les préfére au mérite, dont ſouvent elles tiennent lieu dans le monde. En effet, les preſtiges qu'elles operent, ſemblent juſtifier l'une & l'autre opinion. Comment renoncer aux richeſſes, en voyant qu'on leur prodigue les titres, les dignités, les places, les

éloges, la conſidération, les hommages ? Comment prétendre aux richeſſes, lorſque l'on réfléchit ſur les piéges qu'elles tendent à l'innocence ; ſur les abus qu'elles commettent ; ſur la ſtupidité, la baſſeſſe, l'orgueil, la corruption de quelques gens qu'elles élévent à côté du citoyen le plus reſpectable ? L'eſprit philoſophique qui examine tout ſans prévention, ne les dédaigne, ni ne les revere ; il ſçait en annoblir également la privation ou l'uſage. Senſible, mais inébranlable, dans le ſein de l'indigence il s'occupe à reſtraindre ſes beſoins, & non pas à en rougir ; dans le ſein de l'opulence, il ne ſe plaît au contraire qu'à s'exagérer ceux des autres,

pour les prévenir ou les faire oublier. C'eſt ainſi que dans les mêmes ſituations où le vulgaire ne puiſe que le déſeſpoir ou l'yvreſſe, l'eſprit philoſophique conſerve le calme qu'il s'eſt promis. Sous la pourpre qui décore Heliogabale, Néron, Domitien, il n'apperçoit que des tyrans efféminés, cruels, qui deſhonnorent à la fois le trône & l'humanité. Sous les habits groſſiers qui dérobent le ſage Eſope à l'attention de la multitude il reconnoît, admire, careſſe le génie & la vertu outragés par la fortune.

Voilà comment le vrai Philoſophe, dans l'exacte juſtice qu'il ne refuſe à perſonne, & qu'il ſe rend à lui-même trouve la force, le courage,

la sécurité, la paix, qui constituent le bonheur : état ignoré de ceux qui sont sans défense contre les passions & les événemens. Ces ennemis de notre repos ne peuvent être vaincus que par l'esprit philosophique ; mais les passions nous séduisent, & les événèmens nous surprennent avant que nous songions à le consulter. Notre orgueil, qui seroit sa premiere victime, usurpe son nom même & nous jette dans les fers qu'il se vantoit de briser.

Tel homme né dans un rang obscur, avec une ambition secrete, un caractere sombre, un tour d'esprit singulier, honteux de son loisir, du sein de l'inaction où la sagesse du gouvernement le

laissé, éléve tout-à-coup une voix altiere & s'écrie, Je suis Philosophe. Alors il s'attribue le droit de mépriser la grandeur, d'insulter aux grands, de censurer toutes les opérations du ministere, de combattre toutes les opinions reçues, de décourager les talens, de s'opposer aux progrès des arts. Il croit cacher son inutilité réelle, sous l'air occupé de réformateur. Son systême est de faire un personnage dans le monde : son erreur est de choisir un role ridicule : ses mœurs sont farouches ; son commerce est dur ; sa vie est agitée : il semble ne se faire connoître que pour se faire haïr, & le Public qu'il trompe ou qu'il aigrit, reproche à l'esprit

philoſophique les écarts & les travers, qui n'appartiennent qu'à l'orgueil.

Tel autre, à qui des penchans impétueux, & une imagination vive coûteroient trop à réprimer : à qui la morale de la Religion paroît intérieurement plus difficile à ſuivre, que le dogme ne lui paroît difficile à croire : à qui, cependant, la honte & la contrainte ſont également importunes, ſe flatte d'échapper à toutes les deux en abrogeant la loi, qu'il rougiroit de tranſgreſſer, mais à laquelle il ne veut pas obéir. Il ſecoue le joug : donne à la révolte le nom de philoſophie, à la licence celui de liberté ; & ce téméraire qui arbore l'étendart de l'eſprit fort,

fort, n'a qu'un cœur indocile à l'eſprit philoſophique. Il vit dans le trouble des paſſions, qui le tyranniſent, il dégrade ſon être, & meurt déchiré par des remords toujours inévitables, ſouvent trop tardifs.

Attendre dans une fiere oiſiveté que la fortune vienne offrir ſes faveurs : rejetter ſur l'injuſtice du ſort, les malheurs que l'on s'eſt préparé ſoi-même : les éprouver avec une ſtupide indifférence, plutôt qu'avec une réſignation courageuſe : éxiger des ſoins, des ſecours, des égards de la ſociété, ſans avoir mis dans la ſociété ni zéle, ni talens, ni vertus : oſer faire trophée de ſon orgueilleuſe indolen-

ce : voilà ce qu'on appelle auſſi vivre en Philoſophe, & ce qui n'eſt en effet que végéter languiſſamment.

Attaquer on défendre les principes innés : calculer l'infini : décider s'il faut admettre le vuide , ou le plein : vouloir approfondir ou conteſter la nature d'un pur eſprit : enfin ſe dévouer à des ſciences abſtraites , inutiles, & quelquefois dangereuſes : renoncer aux agrémens de la vie, pour travailler ſans relâche à ſe faire connoître de la poſtérité : négliger ce que l'on devroit avoir de plus cher : s'ignorer ſoi-même : eſt encore une ſorte de philoſophie avec laquelle l'eſprit philoſophique n'a rien de

commun, & dont le bonheur préſent ou futur ne peut être le fruit.

Ne parviendra-t-on jamais à ſe perſuader que l'eſprit philoſophique ne ſuggere, ne favoriſe ni telle paſſion, ni tel ſyſtême : qu'il n'a pour diſciples, ni l'impie, ni le cinique, ni le rheteur : mais qu'il forme le chrétien fidéle, l'honnête homme, le citoyen utile : qu'il n'eſt incompatible ni avec l'adverſité, ni la proſpérité : qu'il s'exerce dans le rang le plus auguſte comme dans la condition la plus obſcure : que par-tout & toujours, il cherche & diſcerne le vrai, le bon & le beau : qu'il analiſe le bonheur avec préciſion, & nous le

promet avec certitude, en nous excitant à l'amour du devoir auquel il nous démontre que le bonheur est attaché.

Pénétré d'admiration à l'aspect des merveilles de l'univers : frappé de l'harmonie qu'il remarque entre les parties qui le composent : l'esprit philosophique reconnoît la nécessité, la puissance, la sagesse d'un Créateur, dans la création, dans l'ordre & dans la conservation d'un si bel ouvrage. Il voit que de la dépendance mutuelle de tous les êtres créés, résulte cette harmonie constante. Il sent qu'une main immortelle en est l'ouvriere & l'appui. Il observe que tout ce qui tient

l'existence de ce premier principe reste subordonné à ses immuables loix. Que rien ne peut s'y soustraire, sans troubler l'ordre général, & sans perdre ses propres avantages. Que l'homme, la plus parfaite, la plus intelligente des créatures est aussi la plus obligée à signaler par sa soumission, les sentimens de reconnoissance qui doivent être dans son ame. Qu'enfin l'homme ne peut sans aveuglement, sans remords & sans danger, prétendre seul à l'indépendance, refuser à Dieu l'hommage qu'il lui doit, à la société le tribut de bienveillance, de soins, de travaux qu'il attend d'elle, à soi-même la scrupuleuse attention de

respecter la dignité de son être.

Le spectacle de la nature, le sentiment intérieur, la voix de la raison, tout nous apprend qu'il est un Dieu, & que le premier de nos devoirs est de lui rendre le culte qui lui est le plus agréable. La révélation, monument précieux de sa miséricorde, vient éclairer & fixer notre zéle. L'esprit philosophique, loin de vouloir réduire le dogme à sa portée, de s'armer contre ce qui l'étonne, de nier ce qu'il ne sçauroit comprendre, n'a besoin pour se soumettre, que de trouver dans les faits, la preuve d'une révélation, & dans cette révélation, tous les caracteres de la divinité. Il ne sçait point

ſe diſſimuler la ſainteté d'une Religion établie ſans artifice & ſans violence : ſi long-tems combattue & toujours triomphante : appuyée ſur tant de miracles certains : atteſtée par une foule de Martyrs : embraſſée de ſi bonne foi par un ſi grand nombre de génies ſublimes.

La Religion qui prêche la pureté des mœurs : qui tend à réunir tous les hommes comme des freres ſous l'autorité paternelle : qui perfectione les lumieres de la raiſon, rectifie les écarts de l'eſprit, aſſure le repos du cœur, ſera toujours celle du vrai Philoſophe ; & l'eſprit philoſophique n'a d'autre but, que celui de nous exciter à la pratique

des devoirs qu'elle nous impoſe.

Il ſemble que le goût de l'union devroit ſe graver dans le cœur de l'homme plutôt comme ſentiment, que comme devoir. Sorti d'une même tige, le genre humain n'eſt, pour ainſi dire, qu'une famille nombreuſe dont les branches ſe ſont diviſées en ſociétés particulieres. Qui ne croiroit que la nature & la reconnoiſſance pouvoient ſuffire, pour ſerrer à jamais entre ces ſociétés, les premiers liens qu'elles y formerent! avec la même origine, les mêmes beſoins, les mêmes ſecours à donner, ou à recevoir, comment les hommes ont-ils été ſuſceptibles

les uns pour les autres d'indifférence ou de haine ? Cependant le désir de l'indépendance, le droit du plus fort, l'injustice, l'ingratitude, monstres nés de l'orgueil & de l'intérêt, tyranniseroient encore l'univers, si l'esprit philosophique ne les avoit asservi sous le joug des loix.

Après avoir rédigé ces loix rélativement au climat & au caractere de chaque nation assez heureuse pour l'écouter, devoit-il s'attendre à voir renaître la discorde ? Mais l'homme souvent aussi foible que présomptueux, rapportant tout à lui-même, souffre impatiemment des Maîtres & des égaux. Quelle est son erreur ! L'esprit philosophique ne prétend ni réduire toutes

les conditions à une ſorte d'eſclavage ſous le deſpotiſme d'un ſeul, ni les ramener à ce point d'égalité que quelques imprudens ſouhaitent & qui feroit le commun malheur ; il ne veut qu'affermir l'ordre par une ſage ſubordination. Il ſçait qu'il eſt des hommes auxquels la nature libérale donne un génie & des talens ſupérieurs ; que ceux-ci ne peuvent languir ignorés dans la foule ; qu'ils ſont faits pour s'élever au-deſſus des autres : mais il éxige que l'amour de la patrie & celui du bien public ſoient l'inſtrument de leur élévation ; il ne permet que ces motifs à ceux qui commandent, ainſi qu'à ceux qui obéiſſent. Sans envie, com-

me ſans fierté, tous doivent concourir enſemble à l'harmonie générale qui réſulte de l'exactitude de chacun : tous doivent ſe regarder comme des reſſorts plus ou moins grands, dont aucun ne ſe *détraque* ſans altérer le mouvement de la machine qu'ils compoſent : tous enfin doivent attacher leur gloire & leur bonheur, à remplir leurs différentes fonctions avec le même zéle, fallut-il ſacrifier la vie, le repos, la fortune & toutes les paſſions au ſervice de l'Etat.

Voilà qu'elle étendue l'eſprit philoſophique donne aux devoirs du patriotiſme. Voilà juſqu'à quel point les grands hommes de l'antiquité & des

tems modernes qu'il instruisit, les porterent.

Licurgue s'éxile de Sparte pour y maintenir par un stratageme innocent, des loix sages, dont il sçut forcer, pour ainsi dire, ses concitoyens à recueillir le fruit.

Demosthene également insensible aux menaces & aux séductions du Roi de Macédoine, au milieu des périls qui l'environnent, en bute aux trahisons d'un peuple corrompu par l'or de Philippes, défend presque seul, à force de zéle & d'éloquence, la liberté expirante de la Grece.

Curtius se dévoue à la mort pour le salut de Rome.

Brutus ose encore davantage, il immole plus que lui-

même à ſa patrie. La loi parle, & dans le cœur de ce citoyen ſévére, la nature étouffe auſſitôt ſes cris impuiſſans.

Mais ſans chercher ſi loin de nous, & parmi les payens, des exemples du patriotiſme qui décélent l'eſprit philoſophique, admirons le vertueux, l'intrépide Chevalier Bayard, lorſqu'après avoir conſacré ſes jours au ſervice de l'Etat, il ne s'afflige, en mourant au lit d'honneur, que de voir le Connétable de Bourbon porter les armes contre ſon légitime Souverain.

Que la Moſcovie, que l'Europe entiere, applaudiſſent aux vues, aux ſoins, aux travaux qui immortaliſent le nom du Czar Pierre, la beauté de

ſon génie, & ſur-tout ſon amour pour ſon pays & pour ſes ſujets.

Que nos cœurs s'ouvrent & ſe pénétrent du zéle magnanime des Maréchaux de Vauban & de Boufflers, lorſque tous deux en dépit de la vanité du rang, n'héſitant pas entre l'intérêt de la France, & les prérogatives de leurs dignités, ils offrirent de marcher à l'ennemi ſous les ordres de leurs Cadets.

C'eſt à des traits ſemblables qu'il faut reconnoître l'eſprit philoſophique. C'eſt dans la plûpart des Ecrits de M. de Monteſquieu qu'il ſe déploye. Ce grand homme, que toutes les nations civiliſées envierent à celle qui le poſſéda & qu'elles pleurent

avec elle, confident de la nature, organe de la raiſon, diſciple de la ſageſſe, chercha la vérité, l'aima, entrouvrit le voile qui la couvre, & lorſqu'il l'apperçut, menageant nos foibles yeux avec dexterité, il nous la montra ſans nous éblouir. Heureux d'être né pour éclairer ſes contemporains; plus heureux encore d'avoir ſcellé des jours laborieux par une mort ſainte; M. de Monteſquieu, ſi digne de nos regrets, nous force d'oublier qu'une imagination pétulante déroba quelques inſtans ſa plume à la ſaine Philoſophie.

Aux devoirs du patriotiſme ſuccedent ceux de la vie privée; devoirs d'autant plus difficiles à remplir, qu'ils re-

naiſſent à toute heure, demandent le plus d'application, & menent rarement à cette gloire brillante dont nous ſommes avides. Il faut pour les ſuivre ſans relâchement & ſans dégoût, le diſcernement, le courage & la conſtance de l'eſprit philoſophique.

La plus belle action peut quelquefois appartenir à l'homme le moins vertueux; il ſuffit qu'elle lui promette une place dans le temple de mémoire, il ramaſſe pour s'y introduire toutes les reſſources de ſa vanité, ce n'eſt enfin pour lui que l'effort d'un moment : mais une conduite toujours ſoutenue, & pour ainſi dire à l'ombre, dans l'étude, dans la pratique des vertus

vertus ſociales, eſt le chef-d'œuvre d'une ame uniquement pénétrée de l'amour de ſes devoirs.

Un pere ſenſible, que l'eſprit philoſophique conduit, ne voit point dans les cadets de ſes enfans, de malheureuſes victimes qu'il ſe promet de ſacrifier au faſte de leur aîné. Touché d'une égale tendreſſe pour tous ; mais attentif au mérite, au talent, à la vocation de chacun, il ne ſe fait point l'aveugle & cruel ſyſtême d'en condamner le plus grand nombre au célibat, pour groſſir la fortune d'un ſeul. Il ſeconde les intentions de la nature : conſulte les intérêts de la ſociété : s'applaudit d'avoir donné pluſieurs ſujets à l'Etat : s'ap-

plique à les lui rendre utiles: & ce pere judicieux, croit faire aſſez pour ſoutenir dignement ſon nom, s'il tranſmet à ſa famille par ſes ſoins & par ſon exemple, les vertus chrétiennes & morales.

L'amitié que l'eſprit philoſophique admet, révére & cultive, n'eſt point cette liaiſon momentanée que le vulgaire prend pour elle, & que forment l'indécente familiarité, la froide habitude, le rapport des goûts frivoles, la convenance des rangs, l'émulation des ridicules. C'eſt un ſentiment délicieux, éclairé, pur, actif, qui établit entre des hommes eſtimables une confiance ſans réſerve, une ſincérité ſans reſtriction, qui les aſſocie réciproque-

ment à leurs vertus, à leurs profpérités, à leurs infortunes ; enfin c'eft une union dont les devoirs n'ont de bornes que celles de la Religion & celles de l'honneur.

L'efprit philofophique apprend aux grands du monde, que la plus belle de leurs prérogatives eft celle de communiquer les faveurs qu'ils ont reçues de la Providence : que leur pouvoir de faire le bien eft la mefure de leurs devoirs : que plus ils font élevés au-deffus des autres, plus ils deviennent des modéles utiles ou dangereux : que le hazard qui fait naître dans un palais ou fous une cabane, n'eft point ce qui met une différence réelle entre ceux qui les habitent :

qu'enfin le plus juſte eſt tou-toujours le plus reſpectable aux yeux du Sage.

Les gens que l'adverſité pourſuit le plus conſtamment, qui ſemblent tenir le moins à tout ce qui les environne, qui ont les droits les plus apparens de ſe plaindre du ſort, du gouvernement & de la ſociété, s'ils penſent, s'ils réfléchiſſent, ſi l'eſprit philoſophique les anime, ne ſe croient ni affranchis des devoirs de la ſociété, ni privés de toute eſpece de ſatisfaction, tant qu'il ſubſiſte une patrie à ſervir : des opprimés à défendre : des malheureux à ſecourir : des enfans à former : des vices à combattre. Ils ſentent leurs maux, mais ils y cherchent des remédes :

ils ne ſe roidiſſent pas contre les événemens , mais ils les ſoutiennent : ils s'excitent, non aux murmures, mais à la patience : ils ne ſe laiſſent point abbattre , mais ils agiſſent.

La crainte des loix , dès qu'elle domine ſeule, eſt le partage des lâches , qui ne ſont capables ni de réſiſter au vice , ni d'en braver le châtiment. L'inſtant où ceux que cette crainte retient , peuvent s'y ſouſtraire ſans péril , les trouve rarement incorruptibles. De-là tant de crimes ignorés, tant de ſcélérats impunis, tant d'honnêtes gens ſelon le monde , qui n'attendent en ſecret que l'occaſion de laiſſer faire naufrage à leur chancelante probité.

L'amour du devoir qu'inſpire l'eſprit philoſophique n'a jamais d'écueils à redouter. L'homme vertueux par choix, ſe ſoumet par gout aux loix de ſon pays, elles tendent toujours au bon ordre, il en a les principes dans ſon propre cœur. Ce n'eſt point la peine décernée au mal, qui le porte au bien, c'eſt ſa libre réſolution : ce n'eſt point la honte qui l'effraye, c'eſt le remords : ce n'eſt point l'impunité qui le raſſure, c'eſt l'innocence. Citoyen paiſible, tendre parent, fidéle ami, maître équitable, il eſt tout à tous.

Il n'eſt point de rangs, de ſituations, de circonſtances où l'eſprit philoſophique ne nous ſoit eſſentiellement né-

ceſſaire. Il rend l'autorité plus ferme & plus douce : l'obéiſſance plus éxacte & moins servile : l'égalité plus circonſpecte & plus indulgente : l'opulence moins faſtueuſe : la pauvreté moins humble : les ſuccès moins ſéducteurs : les revers moins accablans.

C'eſt à ſon tribunal que les motifs ſecrets de notre conduite ſont jugés. Là, nous éprouvons qu'il eſt affreux de rentrer en ſoi-même lorſqu'on ne s'eſt pas reſpecté ſoi-même : qu'en vain nos actions en impoſent aux autres, ſi dans le for intérieur nous ſommes contraints à rougir de nos intentions : Là, nous ſommes avilis à nos propres regards, lorſque par une baſſe complaiſance pour ce

qu'on appelle le Public, nous avons diſſimulé des vertus qui le choquent, ou affecté des ridicules qu'il protége. Là, nous eſſuyons des reproches amers, lorſque nous avons emprunté le maſque de l'auſtere ſageſſe, pour lancer d'une main plus ſûre les traits aigus de la cauſticité.

Telles ſont les fonctions de l'eſprit philoſophique autant qu'il m'eſt permis de les effleurer, ſans ſortir des bornes d'un diſcours. C'eſt ainſi qu'après avoir approfondi ce que c'eſt que le bonheur poſſible, après avoir analiſé tout ce qui ſemble l'offrir, il découvre que le plus ſûr moyen de nous le procurer, eſt celui de nous faire connoître, aimer & remplir nos devoirs.

C'eſt

C'eſt ainſi qu'il s'éleve contre les ingrats qui ne lui attribuent que le vain honneur d'inventer des ſyſtêmes hardis ; de multiplier les opinions incertaines ; de ſecouer ce qu'on appelle les préjugés. C'eſt ainſi qu'il ſe renferme dans la ſcience de l'humilité chrétienne, & dans celle des mœurs pures ; enfin c'eſt ainſi qu'il réclame le droit de rendre les hommes heureux en les uniſſant par les liens de la vertu.

FIN.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus en ce Volume.

ABUS, page 25
Accueil, ibid.
Admiration, 27
Age, ibid.
Ambition, 28
Amitié, ibid.
Amour, 31
Amour propre, 33
Arts, 37
Avarice, ibid.
Bonheur, ibid.
Bravoure, 41
Causticité, 42
Célébrité, ibid.

Clémence, 43
Colere, ibid.
Colonies, 45
Commandement, 46
Commerce, ibid.
Comparaiſon, 49
Compaſſion, ibid.
Conduite, 50
Conquérans, 51
Cour, 52
Courtiſans, 54
Création, 56
Diſcipline, 57
Diſpute, ibid.
Douceur, 58
Dramatique, ibid.
Education, 60
Eloquence, 62
Emplois, 65
Emprunts, ibid.
Emulation, 66
Entendement, 67
Eſprit, 69

Esprit fort, 72
Estime, 73
Etats, ibid.
Exagération, 81
Expérience, ibid.
Extérieur, 82
Faste, 84
Fatuité, 85
Femmes, ibid.
Fierté, 87
Flatterie, 88
Frivolité, ibid.
Fortune, ibid.
Génie, 91
Géométrie, 95
Gloire, 98
Gouvernement, 99
Grands, ibid.
Grands Seigneurs, 101
Grands Hommes, ibid.
Guerre, 104
Haine, 108
Hommes, 109

Honneur, 116
Hospitalité, 117
Humeur, 118
Humilité, 120
Jeu, ibid.
Ignorans, 122
Imitation, ibid.
Immortalité, ibid.
Impétuosité, 123
Importun, 124
Indépendance, 125
Ingratitude, ibid.
Inquiétude, 126
Instruction, ibid.
Justice, 127
Larmes, ibid.
Lecture, 129
Livres, ibid.
Luxe, ibid.
Malheur, 130
Matiere, 136
Méchans, ibid.
Mémoire, 137

Mépris , 139
Mérite , ibid.
Miniſtres , 140
Miſantrope , 142
Modération , 144
Modeſtie , 147
Molleſſe , ibid.
Monde , ibid.
Morale , 149
Mort , 150
Mots , 151
Muſique , 152
Négociateurs , 153
Négociations , ibid.
Nobleſſe , ibid.
Opinions , 155
Opulence , 156
Bon ordre , 157
Orgueil , 159
Oſtentation , 165
Paſſions , ibid.
Patience , 167
Patriotiſme , 168

Perfection, 169
Persuasion, 170
Peuple, 171
Philosophe, 177
Philosophie, ibid.
Piété, 178
Plagiat, ibid.
Plaisanterie, 180
Plaisir, ibid.
Politesse, 182
Politique, 184
Précipitation, 188
Préjugés, ibid.
Probité, 190
Raison, 191
Raisonnement, 192
Rapports généraux, ibid.
Reconnoissance, 193
République, 195
Réputation, 196
Résolution, 198
Richesses, 199
Le Sage, ibid.
La Sagesse, 200

Sciences, ibid.
Sévérité, 202
Siécle, 203
Sincérité, 204
Singularité, 205
Sobriété, 206
Société, ibid.
Souverains, 207
Style, 212
Superflu, 213
Systême, 214
Talens, ibid.
Tems, 217
Traduction, 219
Travail, 220
Tyrans, 222
Vengeance, 223
Vérité, 224
Vertus, ibid.
Vie, 228
Apologie du Genre humain. 233
L'Esprit Philosophique. 296

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé, *Mes Loiſirs*; & je n'y ai rien trouvé qui ne doive en favoriſer l'impreſſion. A Verſailles ce 16 Mars 1755.

Signé, DE MONCRIF.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur VINCENT, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Mes Loiſirs*, & *Apologie du Genre*

humain, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires : A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; A la charge que ces Présentes seront entegistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France le S^r^ De Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier

Chancelier de France le ſieur De Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur De Machault, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Arnouville le vingt-deuxiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cens cinquante-cinq, & de notre Régne le quarantiéme.

Par le Roi en ſon Conſeil, PERRIN.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 508. fol. 396. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 25 Avril 1755.

Signé Didot, *Syndic.*

50

Date Due

DEC 15 '[illegible]7			

848.5 S156 89350
de Sainte-foy
Mes Loisirs
848.5 S156 89350